4448

PARIS et ORLÉANS, 22 Février 1925

Les camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* à E. ARMAND 22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

25 cent. — 35 cent. *pour l'extérieur* — bi-mensuel

4e ANNÉE, n° 53

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, *ido*, italien, portugais, roumain.

ABONNEMENTS ordinaires... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr. 25
Abonnements de propagande à 4 exemplaires de chaque numéro — 18 fr. — — 24 fr. 25
Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 40
Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Pourquoi veillai-je immobile sur ces livres ? — que m'ont-ils appris ? A affecter la sagesse tant que les passions n'ont pas maîtrisé mon âme . . Les préceptes sont, comme la médecine, inutiles lorsque le mal surpasse les forces de la nature . . Quelques sages se vantent d'avoir vaincu les passions qu'ils n'ont jamais eu la peine de combattre, ne les ayant jamais ressenties.

Ugo Foscolo

Ce qu'est la patrie...

Le mot Patrie est un dérivé, une variante, une déformation du mot PATER, c'est-à-dire père, tout comme patriarche, patricien, patrice ou patron.

Ces mots évoquent tous la même idée, celle du *Père* et de sa puissance. Celle-ci était plus étendue dans l'antiquité que de nos jours, puisqu'à Rome il avait droit de vie et de mort sur ses enfants. Il ne leur devait rien, ses bienfaits étaient volontaires; en retour il exigeait l'amour, le respect, le dévouement, l'obéissance passive. Ainsi qu'aujourd'hui, les lois religieuses et laïques tendaient à développer chez l'enfant ce sentiment de déférence et de passive soumission aux volontés paternelles.

La coutume, la tradition, consolidant cette obéissance absolue aux ordres du *Père*, pour tous ceux qui, dans le cours des temps, s'arrogèrent le droit de diriger les masses, l'idéal à atteindre était d'avoir sous leur domination un peuple d'enfants soumis, respectueux et dévoués ! Se donner à eux comme des *Pères* était le plus sûr moyen d'y parvenir.

Ainsi le *patriarche* (1) se prétendit le père de la horde nomade qui subissait son autorité. Le *patricien* (2) romain se dit le père de la République ! Le *patrice* (3) s'affirma père de la contrée qu'il gouvernait. Et le *patron* (4) se targuait d'être un excellent père pour les pauvres diables, ses « clients » (5), qu'il protégeait et aidait de ses deniers.

L'autorité spirituelle se servit, elle aussi, du rôle de *Père* pour obtenir l'obéissance ! Dieu devint le père éternel; son représentant à Rome s'intitule le *Saint-Père*, ceux qui établirent et consolidèrent l'Eglise s'appelèrent les *Pères* de l'Eglise, et tous les tonsurés s'intitulent *Pères !*

Le troupeau des fidèles leur doit obéissance tout comme le troupeau des patriotes doit obéissance à l'empereur, au roi ou bien aux riches patriciens, nobles et bourgeois, aux patrices militaires et civils, aux patrons bienfaisants qui, en échange de beaucoup de travail, donnent un maigre salaire !

En réunissant en un même bloc, patriarches donneurs de conseils, patriciens insolents, patrices despotes, patrons avides — — qu'ils aient ou non un monarque à leur tête — on a la Patrie. **Car la Patrie, c'est le Maître** ; c'est-à-dire celui qui détient la maîtrise, qui impose sa volonté, qui exerce l'autorité.

Ainsi, en chassant l'illusion, en dissipant le mirage, nous sommes arrivés à découvrir ce qu'est réellement la Patrie : **la Patrie c'est le Maître.**

En effet, le **Maître** c'est l'*être mystique* (6) par excellence. Nous lui attribuons la puissance morale et matérielle du père ; nous le sentons partout. Seul il a le droit d'exercer l'autorité, c'est-à-dire d'émaner une volonté, et devant cette volonté la masse s'incline comme devant l'expression la plus parfaite du bien, du beau et du juste. Il nous semble d'une essence supérieure à la nôtre et plane bien au-dessus du commun des mortels, auréolé du respect de tous ! Nos rapports avec lui ressemblent étonnamment à ceux du chien et de l'homme. Humbles, suppliants, nous mendions la caresse et l'os à ronger qui récompenseront nos bassesses, notre fidélité aveugle, notre inaltérable dévouement. Tout comme le chien désobéissant craint le châtiment qui punit une infraction aux ordres de son maître et vient plein de contrition lécher la main qui l'a corrigé, nous sentons avoir démérité en enfreignant les ordres du **Maître**. Nous n'osons fuir le châtiment et sa rigueur ne nous empêche pas de porter aux nues celui qui l'ordonne !

Et la **terre des pères, des ancêtres** (7) se trouve toujours là où réside le *Maître*. Nous nous faisons, en effet, une gloire de mater les peuples qui lui déplaisent et de lui offrir les contrées ainsi acquises afin qu'il les incorpore dans son patrimoine. Et cela devient notre Patrie, même si nous n'y habitons pas, puisque cela appartient au *Maître*. Celui-ci porte la paternité avec lui. La *terre* où flotte son drapeau, où s'exerce son autorité, c'est toujours *la terre des pères* pour ceux qui lui obéissent.

Et à ceux qui sont nés (8) sur cette terre, le Maître-Patrie dit : « Puisque vous êtes *nés* sur le territoire soumis à ma domination, vous m'appartenez. En l'affirmant, je me conforme strictement à la tradition, car tout ce qui naissait dans la caverne du primitif lui appartenait. Tout ce qui voyait le jour à l'ombre du château-fort du moyen-âge appartenait au féodal. La massue du premier, la potence du second, imposaient la justesse de ces prétentions aux hommes de ces lointaines époques.

« Comme je veux bien paraître suivre le Progrès, je me contente, moi, de vous estampiller (acte de naissance, passe-port) ; mais souvenez-vous que là où vous alliez vous êtes à moi, ainsi que votre progéniture.

« Et à mon appel, vous devez accourir me défendre contre mes ennemis, car tout comme Louis XIV, je suis l'Etat ! »

La *Nation*, la *Société politique* (9) est formée par la multitude qui met en valeur la contrée où s'exerce l'autorité du *Maître*. Car le peuple ne pense pas, ne réfléchit pas, il ne possède ni volonté ni autorité, il est soumis à qui pense et veut pour lui.

Et selon les besoins et le caprice de qui le dirige, ce peuple sera cheval de labour, de charroi ou de bataille, bête de rapport ou de luxe. Hélas : de même

> Que lorsqu'elles ont fini le miel,
> Le Maître chasse les abeilles.

ce peuple servile crée les richesses destinées à augmenter les jouissances du *Maître*. Bien heureux si celui-ci veut lui abandonner juste de quoi s'alimenter et lui permettre d'élever, misérables, des enfants qui continueront cette vie de brutes et qui seront dressés ensuite à défendre le *Maître* ; à tuer et à se faire tuer sur un signe de lui...

Dans le même pays, le Maître change souvent de nom. Ainsi en France, depuis quinze siècles, il s'incarna dans un roi, un empereur, une république. Mais si le nom change, la même chose subsiste et la *maîtrise* reste toujours intangible.

Le peuple, chose de la noblesse sous la royauté devint la chose de la bourgeoisie sous la république et, sous l'empire, chose de la bourgeoisie et de la noblesse réunies.

Les bourgeois de la grande Révolution, très peu prestigieux jusque-là, exhumèrent une vieille idole, dédaignée des monarques. Ils firent de la Patrie une divinité nouvelle masquant leurs appétits. Elle leur facilita la domination par la résignation passive aux ordres du Maître que son culte engendre. Déjà la Patrie avait masqué les appétits des *Maîtres* des Républiques italiennes du Moyen-Age, comme de ceux des Républiques grecques et romaines, peuplées d'esclaves cosmopolites. Aussi, après la Révolution de 1848, les monarques s'empressèrent-ils d'adopter cette divinité bourgeoise qu'ils prétendirent incarner et représenter, naturellement, ayant constaté que leur Maîtrise s'en trouvait consolidée...

Comme tous ceux qui avaient précédemment détenu et exercé l'autorité, les bourgeois de la grande Révolution avaient décrété la propriété inviolable et sacrée. Tous les crimes et infamies ayant pu présider à sa formation furent couverts par la prescription qui met, après 30 ans, « le voleur », « l'assassin », « le faussaire » à l'abri des revendications de ses victimes. La fortune ainsi acquise confère tous les droits à la maîtrise. Ceux qui la possèdent sont respectueux de la *loi* édictée par les spoliateurs et à leur profit.

Ce sont des partisans convaincus de l'empereur, du roi, du président, représentant nominal de la maîtrise collective; de Dieu et de la Patrie qui fournissent à l'autorité l'auréole mystique.

Ainsi donc :

Chevaliers bardés de fer massacrant les Jacques, gentilshommes ravageant les propriétés des ennemis du roi; courtisanes vendant leurs charmes à la noblesse ou à la bourgeoisie nantie; fermiers généraux et traitants rançonnant le peuple ; fournisseurs des armées révolutionnaires, impériales et nationales ; trafiquants des biens nationaux et congréganistes; généraux pillards ; magistrats à tout faire, condamnant sans pitié ceux qui attaquent le régime dont ils profitent; marchands de chair humaine faisant la traite des noirs ou des blanches ; agioteurs, spéculateurs, prêts à ruiner, à affamer leurs compatriotes pour remplir leurs caisses; parlementaires braillards ou muets au service de la haute finance, du commerce accapareur et fraudeur, et qu'aucun tripotage n'effraye, fut-ce un Panama; journalistes à tout faire vendant leur plume au plus offrant; trusteurs râflant les milliards — — peuple qui ne daigne pas accomplir le plus léger effort pour penser et réfléchir : **Voilà tes Maîtres !!**

Voilà qui a détenu ou qui détient la Maîtrise : la voilà, la Patrie !

Ils ont le prestige de l'instruction, de l'uniforme, du costume, du luxe, des belles manières, des habitations somptueuses et des fonctions honorifiques, les avantages de la richesse et des loisirs prolongés.

A eux les plaisirs ! A toi les privations !

Ne détiennent-ils pas le *capital* qui confère tous les droits, et n'es-tu pas le *travail* auquel incombent tous les devoirs ?

Toi-même, ô peuple ! n'admets-tu pas le bien-fondé de leurs prétentions puisque, dans ton propre sein, les individus soumis au même maître n'ont souvent d'autres aspirations, d'autre idéal que d'être agréés par lui au nombre de ses proches serviteurs ?

Ne sont-ce pas les déshérités qui *fournissent bénévolement* aux privilégiés la force matérielle qui leur manque ? Les besognes les plus répugnantes, celles que les maîtres ne peuvent remplir vu leur petit nombre ou auxquels ils se refuseraient par un reste de dignité, les fils du peuple les accomplissent avec empressement.

Les plus robustes (sinon les plus intelligents) parmi les prolétaires sont fiers d'être gendarmes, agents de la police ostensible ou secrète, gardiens de prison ou de bagne, douaniers, sous-officiers rengagés, etc., etc., se faisant ainsi les instruments dociles du despotisme dont ils sont les premières victimes !

Et ne voyons-nous pas de pauvres diables d'exploités vivant misérablement, défendre avec âpreté les intérêts de leur patron ?

Le **mirage patriotique** a pour but de maintenir toute cette inconscience si profitable au Maître.

Pierre CHARDON.

(1) *Patriarche* : chef de famille puis chef de tribu nomade. — (2) *Patricien* : dignitaire de l'empire romain. — (3) *Patrice* : membre de la noblesse romaine. — (4) *Patron* : « protecteur » des plébéiens romains. — (5) *Clients* : plébéiens, hommes de la plèbe, c'est-à-dire de condition inférieure, qui se plaçaient sous la protection d'un patron.

(6) *La patrie c'est un être mystique* (une des définitions patriotiques du mot « patrie »).

(7) « Là où ont vécu et où sont morts nos *ancêtres*, là est la patrie » (autre définition patriotique).

(8) « La patrie, c'est le pays où l'*on est né*. — (9) « La patrie est une division géographique » doublée d'« une société politique » (définitions patriotiques).

Vivre ?

Vivre, ô hommes semblables à moi par l'extérieur, mais *pourquoi ?*

Les uns ont dit qu'il fallait vivre pour Dieu, pour la Loi, pour le Bien, pour la Justice — c'est-à-dire pour une abstraction indéfinissable, variant selon les époques ou le degré de savoir des collectivités ou des individus ; une abstraction invisible, impalpable, fantôme créé par l'imagination des hommes, et à la poursuite de laquelle ils se sont épuisés ou s'épuisent en vains efforts.

Les autres ont assuré qu'il fallait vivre pour l'humanité, le milieu humain, l'ensemble social. Et les hommes ont fait abstraction de tout ce qui tendait, en eux, à ce qu'ils s'épanouissent associés ou séparément, isolément ou à plusieurs. Ils se sont déposés, ce qu'ils étaient et ce qu'ils avaient, sur l'autel du Contrat social. Et le feu de la Contrainte universelle est venu qui a consumé jusqu'au dernier reste, jusqu'au vestige ultime de l'initiative personnelle ou d'ensemble. Et il n'est plus resté que des dépendants, des assujettis, des citoyens, des administrés, des membres de sociétés. Cela, sans que personne s'en soit trouvé plus heureux.

Rares, trop rares, sont, jusqu'ici, ceux qui ont proclamé franchement qu'il fallait « vivre pour vivre », pour remplir sa fonction de bipède à stature droite, douée de pensée et de sensibilité, capable d'approfondir ses émotions et d'affiner ses sensations. *Vivre pour vivre* sans plus. Vivre pour se transporter d'un lieu à un autre, pour apprécier les expériences intellectuelles, éthiques, physiques dont la route de chacun est jalonnée ; *pour en jouir* ; pour les susciter quand l'existence se montre par trop monotone, pour les prolonger, y mettre fin ou les renouveler, le cas échéant, sans faire saigner et sans torturer, mais aussi sans se soucier des préjugés ou des bonnes mœurs Vivre pour vivre, pour satisfaire les besoins du cerveau ou la convoitise des sens. Vivre pour acquérir le savoir, pour lutter, persévérer et se bâtir une individualité tranchée ; pour aimer, pour caresser, pour étreindre ; pour cueillir les fleurs des champs et manger les fruits des arbres. Vivre pour produire et pour consommer, pour travailler et se récréer, pour semer et pour récolter, pour chanter à l'unisson des oiseaux ou s'étendre au soleil tout de son long sur la grève.

Vivre pour vivre, pour expérimenter, pour jouir âprement, jusqu'au bout, de tout ce qu'offre la vie, sans laisser une seule goutte au fond de la coupe des délices et des surprises que tend la vie à quiconque prend conscience qu'il est — ô dites ! est-ce que cela ne vaut pas le fatras des métaphysiques religieuses ou laïques ?

Réflexions

Les véritables artistes, les hommes supérieurs portent leurs richesses en eux-mêmes, les imbéciles les portent sur eux-mêmes, c'est plus facile.

L'homme le plus libre, c'est-à-dire l'homme dans sa plus belle définition, est celui dont les facultés, les aptitudes, lui permettent de résister et de se développer dans tous les milieux et dans toutes les circonstances où les péripéties de la vie le peuvent placer.

A. NEBLIND.

EMMA GOLDMAN : **LA TRAGÉDIE DE L'ÉMANCIPATION FÉMININE.** Franco 20 cent.

E. ARMAND : **ENTRETIEN SUR LA LIBERTÉ DE L'AMOUR.** *L'amour protéiforme. Sentimentalité. Tout simple amour.* ALBERT LIBERTAD : **Ultime bonté** (Bois de L. Moreau), Franco 40 cent.

Le soldat idéal : pas de tête et tout en muscles

En guise d'épilogue

Les catholiques ayant organisé une réunion à Marseille y ont été houspillé au point de perdre deux des leurs et d'enregistrer de nombreux blessés. Il va sans dire que de telles bagarres ne prouvent rien ni pour ni contre les idées des catholiques et, au point de vue anarchiste, on ne saurait concevoir d'entraves à la liberté de croire ou de ne pas croire. La distinction des congrégations en autorisées ou non fait sourire l'individualiste. Mais voilà le hic, comme dit l'autre. Ces mêmes catholiques qui réclament à si grands cris la liberté d'être et d'agir, de propager et d'enseigner la refusent, une fois juchés au pouvoir, à ceux qui ne pensent pas comme eux. Dès qu'ils gouvernent, ils astreignent, ils compriment, ils mutilent, ils s'imposent dans tous les domaines de la vie sociale et privée. Ils régentent les mœurs et règlementent les opinions. A la contrainte temporelle de l'Etat laïque ils ajoutent la contrainte spirituelle de l'Etat religieux. Partout où ils ont la majorité, il n'y en a que pour eux, et c'est un peu la même chose partout où ils sont en minorité. Cest parce que les catholiques se considèrent comme des maîtres d'essence divine et non comme les détenteurs d'une croyance sujette comme les autres à la critique et à la revision qu'on a tant de peine à les plaindre. Et que toutes leurs revendications de liberté ressemblent à s'y méprendre à des provocations.

QUI CÉ.

Les deux Directions

Dans le courant formidable qui parcourt et secoue la terre, on distingue deux directions semblables à deux fleuves :

Tous deux sortent de la même source, la revendication pour le Travail du plein salaire de son produit.

Mais si l'origine des deux fleuves est la même, dès l'abord, ils dirigent leur course dans une direction tellement opposée qu'ils s'éloignent de plus en plus pour finir par se jeter en deux mers aux antipodes l'une de l'autre. Suivre le cours de l'un de ces fleuves signifie s'éloigner de l'autre. Aucun canal ne les relie. Qui de l'un à l'autre veut revenir doit remonter à la source.

Suivre l'un ou l'autre de ces deux fleuves ne signifie rien de moins et rien de plus que s'abandonner à l'une des deux grandes forces de la vie : la force de l'autorité ou la force de la liberté.

Les noms de ces deux grands fleuves qui caractérisent le mouvement social contemporain sont : pour l'un le socialisme d'Etat, pour l'autre le socialisme volontaire.

Et les deux mers où ils aboutissent : l'Autorité, l'une ; la Liberté, l'autre.

* * *

Les partisans de la première direction disent :

L'Etat est le propriétaire de toutes les sources de revenu : terre, sol, machines, outils, et de tous les moyens de production — soit, condensé en un mot unique : du « Capital ».

Pour s'en assurer l'exclusive possession, il fait main-basse sur les résultats du travail humain — sur tous les « produits » — et il en entreprend la distribution selon les raisons qui lui paraissent les plus légitimes.

Propriétaire, commerçant, fabricant, en une personne il cumule toutes les fonctions et en toutes choses juge en dernière instance.

Par contre, les partisans de l'autre direction déclarent :

L'Unique, l'Individu est le maître absolu non seulement du Produit de son travail, mais aussi des Moyens de Production ; il n'est aucune différence entre les deux — tous les deux sont du capital.

En retirant à l'Unique le droit d'être le maître de ses propres affaires et son unique administrateur, les partisans de la première méthode le placent sous la protection et la tutelle de l'Etat ; en réclamant pour l'Unique le droit d'être son propre maître, les partisans de l'autre méthode voient en lui le seul Administrateur qui soit de ses propres affaires.

Par la bouche de l'Etat, ceux-là disent à l'Unique : « Je suis ton Maître et tu dois m'obéir » ; par la bouche de chaque Unique, ceux-ci répondent : « Je n'appartiens à personne d'autre qu'à moi-même et je suis mon seul maître ».

Peut-il y avoir un contraste plus frappant, un antagonisme plus inconciliable ?

Les uns, les partisans de l'autorité, veulent obtenir la solution de la question sociale uniquement de *haut* en bas par l'Etat ; les autres, les partisans de la liberté personnelle, puisqu'ils n'escomptent cette solution que de l'Individu lui-même et de son initiative et de son association volontaire avec autrui — les autres procèdent de *bas* en haut.

Les uns cherchent toujours plus à immerger la Société dans l'Etat, les autres à dissoudre l'Etat dans la Société.

Les premiers voient dans l'Etat le dernier mot de la perfection : une formation, une image située en dessus ou en dehors de l'Individu. Les seconds ne voient en lui qu'une organisation semblable à toutes les autres organisations humaines, aussi retardataire et aussi nuisible, dont la dissolution et le remplacement par d'autres formes d'organisation ne sont et ne sauraient être qu'une question de temps.

Les uns veulent assurer par l'Etat le bien-être individuel ; les autres veulent garantir par l'individu le bien-être de la collectivité.

Le premier chemin, c'est évident, part de l'Etat actuel, le dépasse et débouche dans la suzeraineté étatiste absolue ; l'autre voie, c'est aussi évident, s'éloigne toujours plus de l'Etat pour aboutir à la souveraineté de l'Individu, à son épanouissement en sa pleine autonomie.

Les uns disent : tout doit être étatisé et c'est tout juste si les initiatives privées doivent être tolérées !

Les autres rétorquent : il n'y a que des entreprises privées et il n'en existe pas d'autres.

« Socialiser » — les partisans de l'autorité ne connaissent que ce mot-là et ils le répètent inlassablement, comme s'il n'y avait aucun autre moyen de niveler les antithèses sociales. « Individualiser » répliquent les amis de la Liberté en présentant cette méthode comme la seule capable de résoudre le problème.

Jusqu'où doit s'étendre la puissance de l'Etat, quand et si elle doit finir ? — les partisans de la première direction diffèrent beaucoup d'avis là-dessus, bien qu'il ne pût y avoir de transformation et d'évolution de l'Etat actuel que dans et vers une forme toujours rude : l'Etat doit être « le véritable », l'« Etat de tous », l'« Etat du peuple » ; tous s'accordent cependant en ceci que sa première et sa dernière loi se formule de cette façon : « La volonté de la majorité est absolue ». Par contre, les partisans de la seconde orientation s'accordent unanimement à vouloir que l'Etat soit toujours plus et effectivement réduit à l'absolue impuissance, jusqu'à ne plus être qu'une limite garantissant la liberté de l'Unique, autrement dit l'égale liberté d'autrui.

L'Etat et l'Individu — telle est la contradiction exposée en une formule lapidaire ou bien : L'Autorité et la Liberté.

Le socialisme d'Etat, voilà le nom de la première direction sous sa forme la plus caractérisée. Et cette désignation embrasse sans conteste les projets et les efforts de tous ceux qui veulent la résolution de la question sociale par l'Etat.

Mais la direction inverse quel est son nom ? Il n'y a qu'un mot pour la désigner, et c'est l'ANARCHIE.

John-Henri MACKAY.

Sentiment et Pensée

Si dans la lutte aimer est un baume apaisant
— Au désert de la vie, asile reposant. —
Si c'est souventes fois ajouter au murmure
Du vent qui fait frémir et chanter la ramure
Le son de longs baisers, le bruit de doux soupirs,
D'étreintes qui s'en vont rejoindre les zéphirs
Et heurter, quelque part, souffles pleins d'espérance,
L'écho d'amers pleurs et de cris de souffrance ;
Aimer peut être aussi suivre un sentier étroit,
Ou de souffrir le fort risque en plus d'un endroit.

A son destin le cœur sans amour fait faux bond.
Il est le grain tombé dans un sol infécond.
Et qui sèche, inutile, ou pourrit sous la terre,
Lieu sinistre, séjour de mort et de mystère.
On n'y respire pas. Aucun astre n'y luit,
Nulle étoile n'y brille, illuminant la nuit. [roses ;
Point d'aube, point de soir, point d'épis, point de
Point de champs, points de fleurs en les prairies éclo- [ses ;
Point de vertes forêts, de fleuves, d'ouragans,
Point d'azur infini, de pics fiers et géants ;
Point de vaste océan que narque et que défie,
Audacieuse et frêle, une nef. Point de vie.

Penser n'est point de mots faire montre. Penser
C'est voir plus haut, plus loin et d'un bond s'élancer
Vers la cime et parmi les rocs bâtir son aire.
Et là, sourd aux rumeurs qui montent de la terre,
Méditer et créer en pleine liberté,
Produire en s'éclairant à la pure clarté
D'un soleil ignorant l'éclipse des nuages,
En bas, mal engrenés, gémissent les rouages.
Intérêts, passions, se choquent sans merci.
L'horizon étouffant, limité, rétréci,
Se lève sur un sol pavé d'actions viles.
Le penseur, cependant, au tumulte des villes,
Se mêle quelquefois.
Il erre dans la foule,
Il descend dans l'égout empuanti qui roule
Dans sa vase sans fond les hommes des cités.
Il cherche si, parmi tant de gens irrités,
D'échapper à son sort, lassé d'être victime,
Quelqu'un ne nourrit pas, profond, secret, intime,
Le désir. S'il rencontre exprimé ce souhait
Sincère, le penseur se tient pour satisfait.
Nul effort n'est de trop pour qu'en cet être vibre
Pur, ferme et vigoureux, le vouloir d'être libre.
De ce désir peut-être informe, encor latent,
Tout nouveau, né d'hier, timide, redoutant
L'air trop vif, le ciel trop bleu, l'eau trop profonde,
De ce souhait éclos en un cloaque immonde
Par degrés, le penseur fait une volonté
Qui résiste et choisit.
De son activité
Heureux, mais sans orgueil, vers son rocher sauvage
Le penseur s'en retourne et s'attelle à l'ouvrage

Comme à la source il faut, fraîche et limpide, l'eau,
L'amour convient au cœur, la pensée au cerveau.
Aimer. Penser. Qui donc vous rendit adversaires ?
L'un à l'autre toujours vous fûtes nécessaires.
Qui ne sait pas penser a l'amour endormi.
Qui ne sait pas aimer ne pense qu'à demi !

E. ARMAND.

[Extrait de *Ainsi chantait un en dehors*, en souscription jusqu'au 15 avril prochain.]

Réalités, Vérités

L'éthique est un autre nom donné à l'esthétique. L'individualisme éthique consiste à faire de notre vie entière une œuvre d'art où régne l'harmonie. Sculpter son moi, c'est aider autrui à parfaire sa propre statue, à se réaliser harmonieusement.

¤

Il ne faut pas voir de trop près certains milieux si l'on ne veut pas être désillusionné pour le restant de ses jours. En effet, quand on voit les gens tels qu'ils sont, on est souvent écœuré, et les groupements dont ils font partie ne valent guère mieux. Individus et société sont pareillement pourris, quand on ôte les masques dont ils se parent, qu'on soulève le voile derrière lequel s'abrite leur hypocrisie.

¤

Pour certains révolutionnaires, la violence résoud tous les problèmes. C'est le dernier mot du progrès. Hors de la violence, point de salut.

¤

Ne nous évadons pas d'un dogmatisme pour nous jeter à corps perdu dans un autre dogmatisme.

¤

Pour se donner efficacement, il faut d'abord se connaitre et s'être réalisé. On ne se réalise que par la volonté d'être soi, de se différencier des autres d'une originalité vraie, intérieure, non extérieure. Il ne s'agit ni de surprendre ni d'étonner par des gestes incohérents, ce n'est pas là la véritable différenciation.

¤

Il est beaucoup plus avantageux, dans notre société malfaisante à tous les points de vue, d'avoir assassiné, volé ou violé quelqu'un, que d'avoir voulu le bien de l'humanité en écrivant de belles pensées et en accomplissant de beaux gestes. Le penseur, l'écrivain et l'artiste sont considérés comme beaucoup plus dangereux par les soutiens de l'ordre et de l'autorité que les bourgeois qui vont demander au crime sous toutes ses formes des moyens d'existence.

¤

Quand un larbin à tout faire du gouvernement est chargé de constituer un ministère, on voit apparaître dans la « combinaison » d'illustres inconnus ou de notoires incapables qui se trouvent investis de fonctions pour lesquelles ils ne sont point faits. Les uns vont à la marine ou à la guerre, d'autres à l'instruction publique, au commerce, à l'industrie, voire même aux « régions libérées ». Tous sont incompétents. Ils sont interchangeables, et feraient aussi bien — ou aussi mal — dans un ministère que dans un autre. Il ne s'agit pas d'être compétent en démocratie pour diriger un service public : la seule compétence exigée c'est celle qui consiste à rouler les autres. Avec elle, on arrive à tout.

¤

Ne pas *se donner*, chaque fois que l'occasion s'en présente, est une diminution et une lâcheté. Mais il sied de ne se donner qu'à bon escient, et non à tout propos, et pour des gens qui en valent la peine. Autrement, tout l'effort qu'on fait est dépensé en pure perte.

¤

La méthode de l'individualisme est seule capable de nous enseigner l'amour. Aimons chez les autres ce qu'il y a de profond en eux. Mais c'est seulement ce qu'il y a de profond en nous qui peut le découvrir. L'individualisme est le chemin de la fraternité.

¤

Aimons les autres dans ce qui les différencie de nous. L'amour n'est point une contrainte — pour celui qui aime comme pour celui qui est aimé — mais toujours une libération. Se donner, c'est s'augmenter.

¤

Réalisons d'abord de la beauté en nous si nous voulons créer de la beauté hors de nous. Je dois commencer par découvrir ma vérité pour que les autres découvrent leur vérité.

¤

Sagesse et morale s'excluent. La sagesse individualiste ne peut s'accommoder d'une morale sociale basée sur le mensonge. C'est être fou que d'obéir à une telle morale.

¤

Faire de la politique, c'est renoncer à être soi.

¤

On ne pénètre dans la pensée d'un autre être qu'à la condition d'y pénétrer avec sa propre pensée : si on n'est pas soi, il n'y a pas fusion, mais confusion.

¤

Au lieu de combattre une idée, tâchons de la comprendre. Il est rare qu'elle ne renferme pas une parcelle de vérité, ou plutot de beauté, car s'il y a une vérité dans le monde plus vraie que la vérité de la science, c'est bien la beauté de l'art. Une idée ne vaut que par l'art qu'elle exprime.

¤

Il y a des erreurs créatrices, et des erreurs tout court. Les premières peuvent être le point de départ de beautés nouvelles.

¤

Substituer à la mort qui est en nous la vie vivante qui est la vraie vie de l'humanité, vie où la beauté individuelle s'affranchit de tout conformisme, imitation, copie, est un effort que, pour devenir un homme, chacun de nous doit accomplir.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS

Pensée et positivisme anarchiste

Bien que je m'efforce de comprendre la pensée de certains anarchistes — spécialement individualistes — et d'y chercher cette conception d'action logique et réelle qui développe les convictions anarchistes par rapport au besoin de vivre et aux moyens de lutte qu'il implique, j'avoue que je ne réussis pas toujours à y découvrir clairement une suite logique d'idées qui réponde réellement et effectivement au point de vue anarchiste révolutionnaire.

Il y a et il doit y avoir des diversités de vue et de points de vue. Je l'admets comme une conséquence de la loi de la variation naturelle de la pensée humaine, mais où je ne comprends plus, c'est quand ces différents points de vue — se réclamant également de la pensée et du geste anarchistes — se heurtent sensiblement les unes les autres alors que pour défendre et revendiquer le droit de vivre libres et égaux, une méthode unique d'action s'impose. On ignore alors parmi tant de tendances diverses qnelle est la forme de lutte véritablement sincère et logique. On se demande si on n'a pas affaire à de l'absurdité, à de la mauvaise foi, ou à de l'ingénuité d'esprit ou d'intelligence.

En présence de la situation de souffrance et d'arbitraire despotique qui est imposé à l'individu dans la société actuelle, celui-ci, dès qu'il en sent toute l'injustice et comprend son droit naturel à une vie libre et égale, se forme, par la force de sa conscience et de son intelligence, une conviction et une méthode de lutte qui émane de l'esprit de révolte, et cette méthode c'est l'action directe. L'action directe considérée comme défense de la joie de vivre, comme affirmation de la liberté, comme revendication du droit humain à la vie.

Si l'on veut donner à l'anarchisme plusieurs significations tendancieuses qui ne lui conviennent point, le considérer par exemple comme une théorie classique idéologique, insoutenable par rapport au processus matériel, le réduire au rôle de conception commode et inoffensive ; alors, on lui fait subir une mutilation dans son essence et on la rend incapable de toute action réalisatrice.

De même qu'on ne peut omettre ou dissimuler la signification réelle de la vie en un être humain, c'est-à-dire son besoin pour vivre de certaines substances ou de certains produits ; de même on ne peut torturer ou méconnaître la signification de l'anarchisme, dont les origines et la base sont a vie elle-même et l'obtention des moyens libres et naturels nécessaires à l'existence de l'être humain.

Ceci n'est pas du dogmatisme. Ce que j'expose correspond logiquement aux réalités naturelles. Ce serait du dogmatisme si de l'idée anarchiste on tirait une idéologie vague et vaniteuse dont la pensée se réduirait à la pratique d'un culte et à la profession d'une opinion, dont l'évolutionnisme et l'éducationnisme constitueraient le mode d'action.

L'anarchisme implique comme définition et comme nécessité l'action directe en premier lieu. Si l'on me dit qu'on nie l'importance primordiale de l'action directe, comme affirmation de la sensibilité consciente des droits de l'homme en révolte contre le despotisme et l'exploitation, alors je prétends qu'on nie l'essence vitale de l'anarchisme lui-même.

Il y en a qui déclarent, en se plaçant au point vue anarchiste individualiste, que l'action directe n'occupe qu'une place de second ordre dans la tactique anarchiste ; que l'important consiste à nier et à ignorer l'Etat, le gouvernement, l'autorité ; à considérer par rapport à soi l'absence de despotisme et de lois réactionnaires ; à se créer dans sa propre vie une atmosphère de joies et de satisfactions morales et idéales dans les limites très restreintes, bien entendu, où le concède la pseudo-liberté de pensée et de mouvements qu'autorise les gouvernements autoritaires.

Des déclarations de ce genre — spécialement quand ce sont des anarchistes qui les profèrent — me causent une impression douloureuse — pour ne pas dire de ridicule, à cause de leur absurdité. De même lorsqu'on essaie de faire croire que c'est en éliminant tous les préjugés moraux et sociaux, en libérant la pensée, que nous pourrons nous créer une complète joie de vivre matérielle et morale, dans un rythme anarchiste — cela alors que le policier est là nous menaçant de la prison, et que le gouvernement des privilégiés est là, nous imposant l'exploitation.

Je suis totalement étranger aux préjugés quels qu'ils soient. J'apprécie avec ardeur la complète joie de vivre, la satisfaction intégrale de tous les plaisirs et de tous les besoins de l'existence vécue librement, comme le veut la nature. Je ne puis cependant ignorer bénévolement, méconnaître ou ignorer le despotisme réactionnaire, qui m'interdit par la violence d'user de cette liberté ou de ces choses qui me permettraient de jouir totalement et sans restrictions de ma joie de vivre, en vertu du droit de nature et non d'une tolérance de l'autoritarisme actuel. Il est absurde de ne pas voir les choses comme elles sont.

Peut-on dire qu'on éprouve réellement la satisfaction de penser librement, qu'on jouit vraiment de certains plaisirs qui dépendent de nous comme la pratique de la liberté de l'amour, par exemple, lorsque l'autoritarisme nous dénie, par la violence, et la liberté et les droits les plus élémentaires : le pain et la vie ?

Les anarchistes ne doivent pas attendre ou espérer que se réalise une mentalité révolutionnaire générale pour accomplir une révolution, tenter une insurrection, effectuer un geste de rebellion. Ce serait repousser l'action à un temps indéterminé, révolutionnarisme commode et opportuniste!

Dans le domaine de l'action, les anarchistes se basent sur la volonté, sur une préparation méthodique en tous temps destinée à provoquer les occasions et les moyens appropriés pour que l'action elle-même atteigne un maximum de résultats positifs.

En ce qui concerne l'action purement individuelle, il importe de ne point confondre le violent ordinaire avec le rebelle anarchiste. Nous savons tous que le violent ordinaire agit sous l'empire d'un instinct inné ; qu'il est le plus souvent abruti par l'ignorance, les détestables conventions de la société corrompue et les sophismes d'une ambiance d'exploitation. Lorsqu'il agit, c'est dans un état d'inconscience, sans but fixé à l'avance, sans opinion certaine, selon que l'y incitent la dégradation et les convoitises du système bourgeois.

Le rebelle anarchiste, lui, est un individu à la pensée et à l'intelligence normale et supérieure, qui sait quelle est l'influence exacte et consciente des choses et des effets sur son existence ; il possède une compréhension claire du fait et du principe naturel et humain ; il s'est tracé un but et il a une idée du moyen à employer pour parvenir à un meilleur bien-être moral et matériel.

Son action rebelle a une signification idéale et pratique à la fois : elle vise la classe privilégiée et exploiteuse. L'action du violent ordinaire ne s'adresse à personne ; la plupart du temps, elle est dirigée contre ses semblables parce qu'elle est conforme aux habitudes des privilégiés ; il est un violent soumis à la société bourgeoise tandis que l'anarchiste est un rebelle destructeur de cette société.

J'admets la propagande quand elle se poursuit selon un mode unique de penser et de lutte ; non point quand elle s'éparpille entre diverses tendances, comme c'est le cas pour l'anarchisme de beaucoup. Le lecteur ne sait plus où et comment déterminer son idéal. Un grand nombre de camarades, aujourd'hui, se trouvent à l'opposé des uns et des autres par rapport à la théorie et à la tactique de lutte, et cependant ils évoluent sur le même terrain anarchiste.

La propagande d'idées est logiquement nécessaire pour atteindre certains buts spéciaux. Spécialement comme moyen de diffuser la vérité anarchiste parmi les réfractaires et les souffrants, parmi les anonymes doués d'une conscience et d'une intelligence susceptibles d'être illuminées et cultivées, parmi ceux qui possèdent une tendance innée vers le libre et le juste qu'il est possible d'orienter vers l'anarchisme. Mais il faut que cette propagande s'effectue selon une même ligne de pensée.

Je crois peu efficace la propagande orale, surtout si elle est faite avec insistance auprès des mêmes individus. On peut constater, en effet, que l'individu doué d'une conscience sensible arrive de suite à se convaincre de la vérité. Le lâche, l'inconscient, l'ignorant de son oppression et de celle du milieu social, ne saurait comprendre le sens idéal de notre propagande : il en est empêché par son obscurantisme moral inné et l'influence de la corruption ambiante. Il peut comprendre et apprécier nos idées au point de vue du résultat bien-être, mais pas davantage ; son intelligence ne lui permet pas de se les assimiler par avance et de lutter pour les conquérir pratiquement.

La propagande des idées, la pratique de l'action sont deux aspects, deux effets distincts de notre mouvement et des deux : c'est l'action directe qui doit prévaloir. Celle-ci est fonction et nécessité de la dignité anarchiste et humaine, qui n'est pas une résignation tolérante basée sur la conception évasive d'un évolutionnisme moralistique, mais sur un sentiment immédiat de destruction et de rénovation.

J'aime la joie de vivre, les plaisirs de la vie en liberté, mais je cherche à défendre ceux dont je jouis déjà et à en conquérir le plus possible de nouveaux pour moi et pour ceux qui acceptent comme moi l'activité revendicatrice contre tous les autoritarismes, la réponse par la violence du droit à la violence du despotisme. Et cela non seulement pour défendre ma joie de vivre, mais pour revendiquer la vie libre tout entière. Et ce n'est pas mû par un dogme que j'agis, mais incité par une réalité humaine et naturelle. Errico DEL GARGANO.

Mon Credo (1)

Etant donné que dans l'Univers tout est distribué de façon à ce que l'équilibre se conserve, on est amené à supposer que la quantité d'organismes ou de matière organisée et que la quantité de mouvement dont la dite matière est susceptible, doivent être invariables par rapport à la masse du globe et à la somme de mouvement radiant qu'il reçoit. En termes plus simples : la somme de matière vivante et de mouvement vital a été et demeure invariable dans les conditions actuelles de notre globe et pendant tout le temps que ces conditions persistent.

Cette quantité (ou coefficient) de matière vivante doit être forcément déterminée par un des quatre éléments organogènes qui constituent la base de la matière bioxyde. Ce ne peut être ni l'hydrogène ni l'oxygène qui existent en quantités immenses faisant partie du monde inorganique. Ce ne peut être non plus le carbone, également abondant et qui sous la forme d'acide (anhydrique) carbonique sourd constamment des entrailles de la terre en quantités extraordinaires.

Le nitrogène (azote) ne se trouve pas dans le même cas ; tout ce qui en existe sur notre globe se rencontre à l'état libre dans l'atmosphère, ou à l'état de combinaison dans les organismes, ou dans les dérivés d'origine organique qui se rencontrent dans les couches les plus superficielles de la planète.

Je crois que la quantité de matière vivante est déterminée par la quantité de nitrogène (azote) disponible qui existe sur la terre, que celle-ci ne peut accroître ni diminuer sans produire un déséquilibre dans l'état dynamique périphérique de notre globe.

Le nitrogène (azote) parce qu'il est le plus incombustible des éléments, par son inertie et son peu d'affinité, est l'élément qui forme la trame principale des tissus et fixe, autant qu'il est possible, les autres éléments.

Si nous établissions un parallèle entre la machine à vapeur et la machine humaine, nous dirions : que le nitrogène (azote) représente l'acier dont est construit la machine ; que le carbone est le combustible qui se place dans le fourneau pour être consumé et produire le mouvement ; l'oxygène est le carburant ; l'hydrogène enfin représente l'eau qui remplit la chaudière, l'agent d'instabilité et d'échange. Sur notre globe, il y a du carbone, de l'oxygène et de l'hydrogène pour alimenter le fonctionnement de millions et de millions de machines vivantes, mais il manque l'acier pour les fondre, il manque le nitrogène (azote) qu'il est nécessaire d'arracher à l'atmosphère.

* * *

La génération spontanée n'existe pas, ne se discute plus. Mais étant donné que les organismes se sont constitués par une transformation des inorganismes, il est évident que la vie eut un commencement, les premiers organismes seuls purent se constituer par génération, ou, pour mieux dire, par évolution spontanée.

Mais si l'évolution spontanée de la matière inorganique en organique se réalisa *une fois*, pourquoi ne s'effectue-t-elle pas tous les jours ?

Précisément parce qu'il y a un coefficient que limite la quantité de matière que peut utiliser l'état vivant. La quantité maxima de matière susceptible de vivre constitue le monde organique. Dès qu'un être cesse de vivre, il se décompose et l'élément organogène par excellence, le nitrogène (azote), est immédiatement accaparé par les organismes vivants qui se l'assimilent : ils le soustraient ainsi à toutes possibilités de combinaisons bioïdes spontanées. Le fait même que jusqu'ici les chimistes n'ont pu obtenir de la matière vivante indique que sa formation n'est pas le résultat d'une combinaison simple des éléments qui la constituent, mais d'une vaste série de synthèses successives, qui ne peuvent se réaliser spontanément dans la nature, attendu que l'élément principal, indispensable à ladite formation — le nitrogène (azote) — est immédiatement accaparé par les organismes vivants.

Lorsque pour la première fois, la matière vivante se constitua sur notre globe, la quantité totale d'éléments organogènes qui font actuellement partie de la matière organique étaient libres et purent facilement se combiner en groupements de plus en plus compliqués, pour aboutir au « basibe » — la molécule vivante ; les groupements de basibes formèrent les « cytobes », et ceux-ci les « monères » — les premiers êtres unicellulaires d'où dérivent les autres organismes.

Donc, la constitution spontanée de la matière en état vivant est un phénomène qui s'est réalisé une seule fois et qui ne peut se reproduire. C'est l'une des étapes de l'évolution de la matière périphérique des mondes qui marchent vers une densité plus forte, étapes qui se succèdent au cours de l'évolution progressive mais ne se répètent jamais.

Depuis, la vie a continué et continuera sans interruption tant que dureront les conditions actuelles d'équilibre de notre système planétaire.

Lorsque les conditions voulues pour la formation organique se réalisèrent, le mouvement vital apparut : fait inévitable, fatal, qui devait se produire irrémissiblement, comme le résultat de la combinaison des éléments les plus légers et par conséquent les plus périphériques de l'enveloppe terrestre. Ces combinaisons se caractérisent par leur instabilité, qui est le mouvement vital.

La vie est ainsi la résultante de deux mouvements opposés : 1° un mouvement concentrant vers une densité plus forte, produit des combinaisons primaires des éléments organogènes et du mouvement de la terre vers une concentration plus grande ; 2° un mouvement radiant produit par l'absorption du mouvement calorifique solaire directement et indirectement sous la forme d'aliments.

La matière qui constitue l'enveloppe périphérique des autres planètes a passé ou passera évidemment par cette même étape. Considérée à ce point de vue, la pluralité des mondes habités est un fait des plus évidents.

(*A suivre*). Florentino AMEGHINO.

(1) Voir *l'en dehors* n°s 47, 48, 51, 52.

En marge des compressions sociales (1)

Une lettre de Taïti.

Mataiea par Papeete, 25 décembre 1924. — Cher ami... Ici, les commerçants de tout poil, de tous pays vendent les marchandises de toutes sortes 300 % plus cher que les prix ordinaires ; ils sont encore plus avides de gain que ceux des pays dits plus civilisés.

Je partage ton opinion lorsque tu dis que manger la pomme de terre crue est un fait de petite importance. La simplification de la question alimentaire, elle-même, n'a pas à mes yeux la valeur d'une conception de vie. Je ne la vois que comme un moyen d'existence et de sa modification sur ce point déterminé. Dans les Indes, il y a des millions de végétariens et de végétaliens très stricts. Il n'en est pas moins vrai qu'existe, en ces lieux, la caste tant méprisée et exploitée des parias. Quantité de rajahs indous vivent de la façon citée plus haut, et cela n'empêche pas que ces puissants et privilégiés existent et s'enrichissent sur le dos des autres, s'alimentant comme eux, ou pas, et les exploitent sans merci et humanité. J'ai pris cet exemple ; car il est frappant par le nombre et la qualité des « illustrateurs », afin d'essayer d'indiquer à n'importe qui, que s'alimenter sans viande, d'une manière plus simple, meilleure que celle habituelle, n'est pas suffisant pour se libérer vraiment, et s'élever moralement, surtout pour ne pas rendre esclaves les autres de soi-même, et soi d'eux. Cela, quoique le pensent et le proclament les fanatiques ou les prophètes, à esprit étroit, aveuglés par leurs prétentions à l'intégral bonheur, par le seul fait d'une alimentation, d'une habitation, d'un habillement, plus naturels, sains, hygiéniques, scientifiquement parlant, comme ils le font. Je suis fermement convaincu que c'est sur tous les domaines de l'activité humaine et non seulement sur quelques-uns, et dans toutes les manifestations individuelles qu'il est nécessaire que l'individu s'efforce d'être l'ami et le frère de tous. Et travaille à son perfectionnement incessamment, pour devenir meilleur, être soi-même, se libérer véritablement sans nuire à ses semblables, c'est-à-dire accomplir ce qui ne va pas à l'encontre de leur libération, tout au moins n'aggrave pas leur situation ; œuvrer pour l'émancipation humaine est œuvrer pour la sienne bien comprise. Cet individu-là s'harmonise en suivant cette voie, lui, et avec les autres, il se réalise, de cette façon il vit sa vie pour et par lui ; relativement, bien entendu.

Ce que je trouve « bon » en face de ma conscience et de ma raison, je ne m'occupe pas que les autres le disent tel, ou accomplissent comme tel ; quant à moi je le dis ou je le fais, selon le sens que j'ai de la vie. Si je le vois « mauvais » je m'en abstiens. Il me semble qu'ainsi, je ne fais pas de tort réel, ni à mon individu, ni aux autres êtres. C'est dans cette intention que je m'efforce d'aimer tous les individus sans exception, de les considérer autant que moi, parce qu'ils sont identiques à moi, de faire d'eux mes amis, pour me permettre d'en avoir partout, et me faciliter l'existence, me la rendre agréable. Et s'il m'arrive par diverses causes d'être privé de la présence de quelques-uns, en procédant de cette façon j'ai la consolation et la joie d'en voir et trouver n'importe où.

La vie simple, à mon avis, est un des moyens me permettant de me conformer à la conception de vie individuelle et universelle, mais *non sociale* à laquelle j'aspire. Vivre en nuisant le moins possible aux humains, à moi-même, observer mes paroles et mes actions à cette fin, tout en me rendant indépendant de mille besoins qui m'entravent et nuisent à mon épanouissement individuel. Libérant de ce fait tant soit peu les autres. Rechercher mon plus grand bonheur intérieur, qui ne peut pas être fait de la peine et du malheur des autres. Tel est le principal sujet et objet de ma vie et de mon activité. Pour ce faire, je me considère tenu à chaque instant et pour toutes les faces de ma vie active, de ne pas oublier que tous les humains sont mes frères et mes sœurs, que par conséquent pour être moi-même, et ne pas me créer une source d'ennuis et de dégoût de mes actions, je dois les respecter en tout et partout, parce qu'ils sont des êtres vivants, sentent et souffrent par cela même de toute atteinte portée à leur personne à leur liberté. Les considérations matérielles de l'existence, ou autrement dit jouissances sensuelles, sont pour moi secondaires. C'est le point de vue éthique ou moral, mais non spécieux qui, dans mon entendement de la vie, est le plus important. Je ne me nourris pas presque exclusivement de fruits aujourd'hui, seulement pour m'alimenter d'une façon moins coûteuse et plus saine, mais surtout pour vivre ma conception sentimentale et spirituelle. Quoique le climat, ainsi que certaines circonstances, peuvent favoriser, par quelques côtés, la réalisation des idées, il est certain qu'en tout endroit, il est possible à tout individu, qui le veut sincèrement, de travailler à se perfectionner, à se former comme il l'entend. A chaque instant, possibilité est donnée à tout être, plus ou moins de se livrer à cette œuvre, la plus essentielle pour lui et indirectement aussi pour les autres. Ne pouvant compter sur les autres de façon sûre, autant que je le puis, je vis mes idées, par des actes en accord avec elles ; le concours des individus dans ce sens, je ne l'envisage que comme problématique. De la sorte elles sont en rapport avec mes capacités.

. . . . . .

J'avais terminé ma lettre, lorsque je reçois une coupure du journal *l'en dehors*, nous mentionnant, mon ami Frédéric et moi, comme des adhérents du groupe : *The Physical Culture Colony*, avec citations élogieuses, ne correspondant pas à la réalité, note que tu as dû probablement lire.

C'est sans que nous le sachions que l'ami Oscar Schleif « l'initiateur de ce groupement » a communiqué notre nom à ce titre. Je n'ai jamais adhéré, ni mon compagnon, à cette association à fonder, ainsi qu'à son programme, et ne veux point le faire. Je ne sens pas la nécessité d'être d'un groupe, j'en vois pas même l'utilité. Je ne pense pas ni n'agis pas en troupeau non plus. Je m'efforce d'être moi, tout seul, parfois avec d'autres passagèrement, sans tambour ni trompette. Toute association pour mon compte, je ne la fais que par affinité, et à condition provisoire, je ne puis adhérer à aucun programme des autres, je ne tiens pas à me lier pour le présent ni l'avenir avec qui que ce soit, et pour quoi que ce soit. Avant de collaborer avec quelqu'un, j'aime à le connaître, et que nous nous comprenions et entendions sur notre collaboration de plus ou moins longue durée, à titre facultatif pour chaque associé. C'est à tort et sans me comprendre que Schleif à cru pouvoir me considérer de son groupement. Je suis profondément individualiste et naturien. C'est à titre individuel que je travaille à me connaître, pour me perfectionner éthiquement surtout. J'avoue que je suis convaincu, que ce n'est que par moi que je peux me réaliser dans ce sens.

La culture physique qui m'intéresse tout à fait secondairement, est remplacée, à mon avis, avantageusement, par la vie simple, en pleine nature, et ses exigences qui forcent à faire des exercices physiques, utiles et productifs, plus intéressants que des acrobaties de parade ou méthodiques « décorées du qualificatif scientifique ou esthétique ». En conséquence, je ne vois pas la raison d'avoir un groupe spécial à cet effet, ni d'en être membre (2).

François DUBOIS.

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté *en dehors* de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

(2) Cette lettre n'a pas été adressée directement à la rédaction de *l'en dehors*, mais à l'un des camarades qui fréquentent le plus assidûment les réunions du groupe *Les compagnons de l'en dehors*.

Bavardage

Parlant de *l'en dehors* quelqu'un me dit : « Il y a beaucoup de choses qu'on sait » ou « que je sais ».

Le « je sais » m'a laissée rêveuse, mais en moi-même j'ai remplacé « savoir » par « penser ».

Il est évident que dans *l'en dehors* et dans les journaux similaires, il y a des choses — beaucoup de choses — auxquelles déjà nous avons pensé.

S'il n'en était pas ainsi, nous resterions bouche bée devant les « audaces » de certains camarades qui — « osent » — dire ce que nous avons seulement pensé.

Et tous nos groupements de propagande pour le bonheur de l'individu ne se formeraient pas — car notre instinct recherche la parité des idées, des désirs, des goûts. — Et le proverbe commun (j'allais dire vulgaire) « Qui se ressemble, se rassemble » n'est pas tout faux. — Il y a des cercles catholiques ou protestants — et des cercles de Libre-pensée — des sociétés sportives et des sociétés de lecture — et les subdivisions des partis politiques sont infinies.

Je trouve donc tout naturel de retrouver, dans *l'en dehors*, les échos de ma pensée — et je les y trouve en si grand nombre que, tentée bien des fois d'ajouter de mon cru à tel sujet, je suis, avant d'avoir mis mon projet à exécution, attirée d'un autre côté et puis d'un autre encore...

Si bien que — jetant cette fois mon bonnet par-dessus les moulins — je prends l'étiquette du bavardage pour que ma plume, ayant la bride sur le cou, nul ne soit tenté de me reprocher de m'écarter de mon sujet. Et s'il me chaut d'aller de-ci de-là, à droite, à gauche, j'en aurai la liberté.

Et d'abord, à propos de penser — et d'écrire — quelqu'un un jour a dit ici : « Assez de discours, des actes ».

Or si la pensée incite à l'action, son expression écrite ou parlée est « déjà » un commencement d'action. Et il n'est pas inutile du tout de dire, ni même de « bien dire » quoi qu'en pensent aujourd'hui certaines personnes. — Si l'éloquence est un art qui a fait accepter bien des injustices et bien des mensonges, que ne ferait donc pas cet art s'appliquant à la vérité ?

Dans le n° du 20 octobre, j'ai lu avec plaisir un article signé ALASTOR où il est question de combattre les préjugés sociaux. Et j'y trouve ceci :

« Il faut un bien autre courage pour affronter le ridicule que pour monter à l'échafaud. »

« L'opinion est la pire des tyrannies. »

Et enfin, l'idée concrétisée de cette manière frappante :

« Combien d'anarchistes qui affrontent quotidiennement la mort avec un visage serein et qui n'oseraient pas porter dans la rue... un habit rouge, par exemple. »

C'est vrai. Et bien que nous le sachions — que nous l'ayons pensé — je trouve que cela méritait d'être *dit*. Car la question du costume — que les nudistes ont si simplement résolue ! — c'est une grosse question au point de vue de la liberté. Cette opinion publique, si tyrannique, elle nous juge précisément sur le costume.

Et l'homme qui porterait cet habit rouge serait appelé : un fou ! celui qui sera mis avec recherche sera un poseur, un petit-maître — et celui qui méprise l'étiquette sera un sans-gêne, un malotru. Tant qu'aux femmes, celle qui « s'habille » risque d'être « une pas grand'chose » et celle qui ne « s'habille pas » — « une rien du tout ».

Il s'agit de trouver la note — passe-partout — pour être une personne « bien ».

Et cette note exclut toute innovation comme toute régression.

Aux femmes toute la gamme des couleurs est permise dans tout le costume, aux hommes dans les cravates seulement.

Tant qu'à l'hygiène, il y a quelque quinze ans, le costume féminin qui comportait un instrument de torture, le corset, et la malpropreté des jupes traînantes, était tout à réformer — aujourd'hui, la réforme est à peu près accomplie, il ne reste guère qu'à proscrire les hauts talons — le costume masculin tend à éliminer les faux-cols et à dégager le cou, mais il est encore trop fermé pour l'aération du corps, et les étoffes en sont trop lourdes. Ça ne fait rien ! la mode est la mode, gare à qui passera outre. — Il y a une coutume qui m'irrite plus que tout : celle du deuil pour les femmes. Et pour faire plaisir au camarade qui demande des réalisations, je dirai en terminant mon premier bavardage qu'à un moment où j'aurais dû porter le voile — le grrand voile ! je m'en suis exonérée — et j'ai eu tout de même moins de terreur que si j'avais marché à l'échafaud. PERVENCHE.

Libres propos

Il est du plus haut comique d'enten dre dans les groupes anarchistes ou d'idées avancées, des individus discuter gravement d'antimilitarisme, alors qu'ils ne sont que d'anciens ou futurs soldats, alors que tel ou tel autre qui gueule comme un putois quand on parle de l'armée est parti bien sagement quand il a reçu sa feuille de mobilisation, et est prêt à en faire autant le cas échéant.

***

Je ne peux m'empêcher de rire quand je vois des copains vouloir influencer les autres par la largeur de leurs pantalons, de leurs cravates ou de leurs chapeaux, c'est-à-dire aboutir à créer un uniforme anarchiste, dont je n'ai que faire.

LIBERTO.

Aux Compagnons

Je répondrai dans le prochain numéro à la lettre de Taïti qui paraît d'autre part, ainsi qu'à l'article d'Errico del Gargano. Il y a là des points de vue intéressants à serrer d'un peu près.

J'ai dû supprimer le dépôt de Bruxelles, celui qui recevait les en dehors *ne m'ayant pas réglé depuis plusieurs mois et ne prenant même pas la peine de répondre à mes réclamations. Ne craignez rien, s'il s'était agi d'un patron, d'un contremaître, d'une convocation devant un chef quelconque, on aurait bien répondu. Et le journal bourgeois, socialiste, communiste, on le paye bien au marchand de journaux ! Mais avoir l'élémentaire loyauté de nous avertir de cesser l'envoi d'exemplaires qu'on ne peut ou ne veut pas régler, fi donc ! Au risque de faire sombrer une œuvre de propagande !*

Quelle mentalité de sous-bourgeois quand même !

Une fois pour toutes, prière à ceux de nos dépositaires qui ne peuvent ou ne veulent nous régler nos envois de journaux de nous avertir. Il n'en est aucun qui ne reçoive l'en dehors *sans que nous nous soyons mis d'accord !*

Ceci dit, nous n'avons plus de dépositaires à Bruxelles, où l'en dehors *se vendait. Et nous souhaiterions trouver des correspondants à Liége, Anvers, Toulouse, Nantes, Strasbourg, Nancy et autres villes où il nous semble qu'avec un peu de peine on pourrait vendre de dix à vingt exemplaires de notre journal chaque fois qu'il paraît.*

Je rappelle que la souscription pour Ainsi chantait un en dehors *sera close le 15 avril et que le prix de ce volume avec portrait de l'auteur, fac simile d'autographe, etc. sera porté à 7 fr. 50 net.*

Le prochain numéro paraîtra le 10/15 mars.

E. A.

LE REFUS DE SERVICE MILITAIRE

et sa véritable signification

Au mois de juin 1924 se tint à Amsterdam un Congrès Antimilitariste International auquel je pris part et où je présentai un Rapport sur le REFUS DE SERVICE MILITAIRE **et sa véritable signification.** *Ce rapport fut publié en brochure, depuis longtemps épuisée. Il nous semble d'actualité de le réimprimer. Certes, on s'en apercevra vite, je ne le récrirai pas sous cette forme ; à certains points de vue, mes opinions se sont modifiées. Mais à le parcourir* tel qu'il est, *on comprend quel abîme sépare notre conception* **anarchiste** *du Refus de Service Militaire de l'idée* bourgeoise *de :* faire légitimer par l'Etat, *en temps de guerre comme en temps de paix, le refus de porter les armes, de « servir » pour l'Individu à qui ses opinions philophiques, morales ou religieuses interdisent un tel acte. Alors comme aujourd'hui, le refus de service militaire n'était pour nous qu'un aspect de l'activité* antiautoritaire, *c'est-à-dire de l'activité qui tend à réduire en poussière les étais qui soutiennent la société dominatrice et exploitatrice, les préjugés moraux et intellectuels, à réduire à néant le pouvoir étatiste. Et ce, pour la plus complète autonomie individualiste. Nous ne considérions pas le Refus de Service Militaire comme un moyen de se tirer d'affaire, sous le contrôle et la bénédiction de l'Etat, en accomplissant un service civil destiné à en renforcer la puissance. C'est ce qui ressort de ce rapport.*

20 février 1925.

E. ARMAND,

condamné le 5 janvier 1918 à cinq années d'emprisonnement par le Conseil de Guerre de Grenoble, sous le prétexte d'avoir « favorisé la désertion d'un militaire. »

I

D'accord pour affirmer la nécessité d'une transformation radicale de la société actuelle, les révolutionnaires diffèrent quant aux tactiques à employer pour amener la fin du régime d'iniquité et d'oppression que subit le plus grand nombre des humains. Sur le terrain de l'activité pratique deux méthodes se présentent, la première consiste à retourner contre oppresseurs et accapareurs l'arme dont ils se sont servis de tout temps pour placer sous le joug et exploiter les plus faibles : la *force* brutale; la deuxième fait appel à la *révolte* individuelle et consciente, à la *conviction* profonde et personnelle.

Les révolutionnaires qui s'y rallient professent la même horreur pour le sang versé que pour tout mouvement irréfléchi, accompli sous la poussée d'une excitation sentimentale passagère ou d'un entraînement populaire irraisonné.

Etant donné qu'ils sont convaincus en leur âme et conscience de l'iniquité d'une société basée sur la violence et le mensonge, sur l'autorité de l'homme sur l'homme et sur l'exploitation de l'homme par l'homme (état, église, capitalisme, etc.), l'idéal suprême de leur activité individuelle ou collective, qu'ils agissent isolément ou groupés, c'est de ne participer en rien à tout acte pouvant perpétuer l'existence d'une telle société. Aussi préconiseront-ils la grève pacifique des fonctions actuellement attribuées par la loi aux citoyens, le refus de participation à tout service public, le non paiement de l'impôt; le refus de travail à l'atelier, à l'usine ou aux champs pour le compte des détenteurs ou accapareurs d'instruments de production ou d'échange appartenant à tous; l'union libre simple ou plurale et sa rupture en dehors de toute forme légale, l'abstention des actes d'état-civil, le non-envoi des enfants aux écoles dépendantes de l'état ou de l'église; l'abstention de tout travail relatif à la fabrication d'engins de guerre ou d'objets des cultes officiels, par exemple, ou à la construction de banques, de casernes, d'églises, de prisons; le mépris opiniâtre de toute loi et de toute sommation du pouvoir. Des camarades partisans de cette forme spéciale de l'action révolutionnaire conseillent, au point de vue strictement économique, soit la formation de milieux libres, colonies communistes, etc , soit l'émission immédiate de papier-monnaie, bons d'échange ou la création d'établissements de prêts sans intérêts dans le but de ruiner le crédit de l'État et l'utilité des capitalistes ou intermédiaires. Il sort de notre cadre de comparer la valeur et le mérite éducatifs et émancipateurs des deux méthodes révolutionnaires indiquées, mais la simple réflexion démontre que, multipliés, les actes relevant de la dernière exerceront les individus non seulement à ne plus se soucier ni de l'État ni des lois mais encore à s'organiser entre eux sans autorité d'aucune sorte; tandis que, considérés isolément, ils constitueront une protestation véhémente et retentissante contre l'état de choses qui nous régit. C'est à cette forme d'action révolutionnaire, c'est à ce genre de protestation qu'appartient le **refus de service militaire.**

II

Nous n'ignorons pas que le refus de service militaire peut également être inspiré par un mobile d'ordre religieux ou un motif d'ordre purement humanitaire. Nous prétendons que dans l'un et l'autre cas il doit se proposer, pour *mériter qu'on s'y intéresse*, un triple but de protestation contre la barbarie, l'iniquité et l'oppression. Interrogez l'anarchiste-chrétien qui refuse de porter les armes parce qu'il est dit « *tu ne tueras pas* » sur son idéal d'une société organisée selon « l'esprit du Christ »; il vous répondra, s'il est conséquent avec lui-même, que cette humanité-là ignorera capitalisme, propriété, militarisme, tribunaux, prostitution, etc. Questionnez l'humanitaire qui ne veut pas « apprendre à tuer ses semblables ». Pourra-t-il, s'il est digne de ce nom, admettre l'existence d'un régime économique autorisant l'exploitation éhontée de la chair à travail, les tortures d'une vie absorbée par un labeur écrasant et machinal accompli le plus souvent dans des conditions d'hygiène et de salubrité détestables; que dis-je, l'humanitaire peut-il soutenir un régime dont l'armée est le principal appui? « Dès que vous avez appris, » écrit Tolstoï, « que la possession de la terre est un crime, le seul moyen de vous libérer, vous, ouvriers, c'est de ne pas participer à l'oppression ni comme soldats prêtant main-forte aux propriétaires, ni comme laboureurs ou fermiers des terrains (*Aux Travailleurs*). » Dans l'*Unique Moyen*, le grand écrivain russe dit de même : « Leur refus (aux ouvriers) d'entrer dans l'armée qui a pour but le meurtre, acte notoirement opposé à la loi divine et qui, dans ces derniers temps, est dirigé le plus souvent contre les travailleurs, ce refus améliorerait déjà considérablement leur situation ». Dans sa *Lettre aux Doukhobors*, Tolstoï explique que ce n'était pas la peine de « refuser le service militaire ou policier pour reconnaître la propriété, qui n'est maintenue que par l'armée ou la police. » Dans son article publié par *l'Ere Nouvelle*, l'anti-militariste chrétien, Jules Goutaudier, qui fit cinq années de prison pour refus de service militaire, expose que se battre pour la patrie, c'est en réalité « se battre pour le profit de la légion de rongeurs qui la constituent; ce sont leurs biens, ce sont leurs privilèges que nous défendons, c'est leur fortune que nous augmentons. »

Voilà pour ceux qui s'appuient sur leurs convictions religieuses pour motiver leur refus du service militaire. Quant aux autres, citerai-je van der Veer répondant au commandant de la garde civique de Middelburg qu'il « refuse formellement de concourir au maintien de l'état de choses actuel. Si les rapports sociaux, continue-t-il, ne présentaient pas de si criants abus, s'il n'était pas admis qu'à l'instant où tel homme se livre à tous les caprices du luxe, tel autre homme soit en passe de mourir de faim, vous me verriez au premier rang des défenseurs de l'ordre, mais je refuse péremptoirement de concourir au maintien de l'état de choses actuel. »

Citons encore cette déclaration de Charles Naine devant le tribunal militaire de Fribourg, en Suisse. « En accomplissant mon service militaire, Messieurs les juges, j'aurais cru trahir les intérêts matériels et moraux de l'humanité, mais j'aurais fait pis encore, j'aurais trahi les intérêts du prolétariat, de la classe des travailleurs qui peinent et qui souffrent et à laquelle j'appartiens par tout mon passé et par toute mon activité. Pour ce deuxième motif ma conscience devait m'interdire d'obéir. »

Rattachons maintenant le refus de service militaire à la tactique révolutionnaire sociale dont il dépend et recueillons l'opinion de l'Américain Benj. R. Tucker sur son utilité : « On ne peut lutter contre les empiétements de l'autorité ni en votant, ni en lançant des bombes, ni en tuant des rois. Mais dès qu'un nombre imposant d'hommes décidés et dont l'incarcération paraîtrait risquée, fermerait tranquillement sa porte au nez du percepteur des impôts, comme au nez de l'agent du propriétaire qui lui réclame le loyer ou le fermage; dès qu'il ferait en outre circuler, en dépit des lois, sa propre monnaie, supprimant ainsi l'intérêt dû au capitaliste, le gouvernement avec tous les privilèges qu'il incarne et tous les monopoles qu'il engendre serait bientôt anéanti. »

Enfin empruntons à l'admirable discours de Thoreau sur le *Devoir de la désobéissance civique*, les lignes suivantes qui complètent merveilleusement tout ce qui peut être invoqué en faveur de la révolte consciente et individuelle.

« Les hommes, en grande majorité, dit-il, servent l'État, avec leurs corps, non comme des êtres humains, mais comme des machines. Ils constituent l'armée permanente, les milices; ils sont geôliers, policiers, gardes-champêtres et, dans la plupart des cas, ils n'ont pas la moindre notion de ce qu'est l'emploi libre du jugement ou du sens moral. Ils se mettent au niveau du bois, de la terre, ou des pierres, et l'on pourrait fabriquer des automates qui rempliraient tout aussi bien le but proposé. Ces gens-là ne méritent pas plus le respect que des mannequins de paille ou des tas de boue. Ils ont tout au plus la valeur de chevaux ou de chiens ou autres animaux domestiques et ce sont pourtant ceux-là qu'on estime d'ordinaire comme de bons citoyens. »

III

Ces considérations étaient d'autant plus nécessaires à rappeler que ces lignes sont écrites peu de temps après un incident soulevé au deuxième *Congrès national de la Paix* tenu à Nîmes en avril 1904, incident amené par un vœu déposé par un pasteur du Havre, M. P. Allégret, et dont voici la teneur :

« Le IIe Congrès national de la Paix : Considérant que certains conscrits, tout en se déclarant prêts à payer leur dette à la patrie, se refusent, par motif de conscience, à porter les armes, et notamment à apprendre le maniement du fusil qu'ils considèrent comme un engin meurtrier, exprime le vœu :

« 1° Que ces conscrits soient soumis à une enquête sérieuse sans punition préalable;

« 2° Que les résultats de cette enquête soient transmis directement au ministre de la guerre, à qui il appartiendra de statuer sur leur sort;

« 3° Que, par décision ministérielle, si l'enquête est favorable, ils soient autorisés à remplir leur devoir militaire, soit dans les services accessoires de l'armée, soit dans la section des infirmiers coloniaux (1).

Malgré sa forme anodine, la lecture de ce vœu a suffi pour déchaîner un tumulte et une vive discussion dont le résultat fut le vote de l'ordre du jour suivant :

« Le Congrès, admirant les actes de courage « de ceux qui, par scrupule de conscience, ne « veulent pas porter les armes, et affirmant « d'autre part le principe de l'égalité devant « la loi, déclare qu'il est incompétent pour « indiquer une conduite quelconque dans les « cas qui relèvent uniquement de la cons- « cience individuelle. »

M. Allégret, pasteur de l'église réformée de France (2), par suite fonctionnaire de l'État, dans son vœu s'est montré logique; mais afin de dissiper par avance toute équivoque possible, nous tenons à déclarer que notre conception du refus de service militaire n'a rien de commun avec la sienne qui semble se résumer en la satisfaction d'un sentiment respectable assurément, mais plutôt égoïste, n'ayant aucun caractère de propagande antimilitariste, et attendant du bon plaisir des représentants les plus en vue de l'organisation meurtrière par excellence nous ne savons quel certificat de bonne conduite!

Nous ne saurions, quant à nous, rabaisser à ce niveau l'objet du refus de service militaire.

IV

Quoi qu'en pensent certains de ceux qui les défendent sans les avoir compris, nous restons convaincu que ce n'est pas dans le simple but seulement de se soustraire à un devoir répugnant à leurs croyances religieuses ou humanitaires qu'ont agi le plus grand nombre des héros dont quelques-uns subissent encore en Sibérie, une peine de dix-huit années de prison ; que ce fût par motif religieux, humanitaire ou social, maintes déclarations émanant d'eux nous indiquent qu'ils n'ont point *séparé* les exigences de leur conscience et leur fidélité à leurs convictions de leur désir de contribuer, par leur action, à l'avènement d'une humanité qui ne connaîtrait point le militarisme parcequ'elle ignorerait l'autorité de l'État et l'exploitation du capitalisme, tout aussi bien que les frontières et les haines entre les peuples. Il l'ont fait parce qu'ils espéraient être suivis, imités — parce qu'ils se considéraient comme un germe d'antimilitarisme, destiné à produire des fruits innombrables, dont la multiplication amènera fatalement la fin de la guerre et des armées.

En effet, à quoi bon tant d'héroïsme si c'était pour aboutir à ce que « leur cas de conscience ne soit pas livré aux débats retentissants et mauvais en somme, pour la discipline, autant que fâcheux pour eux-mêmes, des conseils de guerre... » comme le désirait l'officier supérieur mis en scène par M. Allégret dans un article de l'*Universel* de mai 1904 ?

Pareil mouvement ne doit pas échapper aux supplices du bagne pour s'enlizer dans les fondrières où risque de le faire verser un prétendu « pacifisme chrétien », — initiative bien intentionnée sans doute mais insuffisamment évoluée.

Il importe essentiellement de conserver à ce mouvement sublime sa signification précise :

Protestation virulente, acte de révolte raisonnée contre le militarisme : soutien de l'État oppresseur, appui du capitalisme exploiteur, abri de l'église intolérante et rétrograde.

De quelque point de l'horizon philosophique qu'ils viennent : agnostiques, idéalistes ou rationalistes, les adhérents au congrès d'Amsterdam tiendront, nous en sommes certains, à reconnaître dans le refus de service militaire un acte révolutionnaire des plus caractérisés et un élément fécond de propagande antimilitariste. *Il n'a pas d'autre raison d'être.*

25 juin 1904.

(1) Somme toute M. Allégret en revenait à la solution préconisée par les objecteurs de conscience bourgeois : remplacer le service militaire ou par un service civil d'intérêt national ou par un service humanitaire. Ainsi *infirmier*, l'objecteur de conscience, en pleine guerre, contribuera à remettre sur pied le chef militaire qui a à son actif des centaines de milliers d'hommes massacrés, le lanceur de bombes ou de gaz incendiaires, asphyxiants ou autres, le nettoyeur de tranchées à coups de grenades ou de coutelas. Drôle d'humanitarisme quand même !

(2) A ce moment les ecclésiastiques des trois dénominations religieuses officielles étaient rétribués par l'État. L'*Universel* est toujours l'organe du mouvement pacifique chrétien, mais il est juste de reconnaître que son allure est plus énergique qu'alors. Il a été supprimé au cours de la guerre et n'a reparu qu'à la fin de 1923.

Désobéir

Pour E. Armand.

Il faut désobéir, c'est ton recours suprême
et c'est aussi le vœu de toute ta raison,
Il faut désobéir... Ah ! tu crains la prison ?
alors — tais-toi, te courbe et suis la vague humaine...

Il faut désobéir ; tu vois bien que la plaine
regorge de pantins dansant sur ta moisson,
Un chapeau de gendarme a coupé ton haleine ?
tais-toi, laisse danser et rentre en ta maison....

Vois : partout et toujours cet obsédant mirage :
Désobéir ! — la peur te tient au dur rivage,
tu rediras ce soir ta plainte du matin.

Cependant que ton cœur apprend un chant de fête,
où la liberté passe en laissant dans ta tête
ce que laisse la fleur qui se meurt dans ta main....

RHINO.

Imagination saine

Savoir bien lutter,
et aussi vaincre...
sont nécessités !
sachant convaincre ?

Le déterminisme personnel est-il comme une montre ?
Si oui, n'oublie pas de te remonter...
Qu'est-ce que la santé ? Pouvoir se l'imaginer, n'est-ce pas presque la posséder ?
Je doute et je crois...
Mon doute est philosophique, ma croyance dynamique. Je doute de l'absolu et crois au relatif qui enseigne à l'individu l'utilisation de son « moi ».
La vie de l'espèce humaine est longue, celle de l'être est courte...
Nul ne peut échapper à ces perspectives.
Mortel egale faillible.
Mais l'humain bipède peut s'ingénier à éviter la souffrance évitable pour soi et autrui, et fortifier son jugement afin d'apprécier les choses et les êtres à leur juste valeur.
L'évolution humaine (individuelle, générale) fut, est et sera relative aux doutes et croyances, et ceux-ci seront engendrés par chaque forme de penser.
Penser est donc la chose primordiale... que tu peux — lecteur ou lectrice — exercer et perfectionner par plus d'harmonie entre tes désirs et ta vie, afin de goûter aux belles et bonnes réalités pour ton plus grand profit et celui des tiens.
O vous, douteurs et croyants, interrogez-vous ! votre imagination est-elle saine ?

Ovide DUCAUROY.

L'amour légal, esclave, jaloux, exclusif

Questions d'éthique sexuelle

Un camarade m'écrit :

J'ai suivi attentivement ton argumentation et celle de tes correspondants au sujet des questions sexuelles. Il me semble qu'un « point de vue » n'a pas été émis ; celui-ci :

Un copain désire une copine qui n'a pas même désir d'expérimenter et qui le lui dit, réservant les relations amicales sans contact sexuel.

Le copain crie, pleure, tu le plains et daube sur la cruelle : « Elle eût dû accepter » dis-tu. — « Et sa liberté ? » te réplique une camarade.

La question est là : *Elle* eût dû accepter. — *Elle* doit rester libre, d'accepter ou pas. Et toi et ta correspondante avez longuement et agréablement parlé d'*Elle* ; de son attitude, à *elle*.

Mais, dites-moi, et *lui* ? Que devient-il, dans cette affaire ? Ou on peut attacher grande importance à l'expérience sexuelle, ou on n'en doit y attacher aucune.

Si on y attache de l'importance, cela *vaut* pour l'un et pour l'autre, *lui* et *elle* et si *lui* a raison de ne pouvoir expérimenter, *elle* qui n'en a pas le désir, a aussi raison de ne pas accepter.

Si on n'y attache aucune importance : *il* a tort de se plaindre et de tant souffrir *de rien* et *elle* n'a pas à s'en occuper.

D'où il découle que les expériences amoureuses doivent compter avec le *désir réciproque* et que la contrainte en amour ou amitié, ne peut être que créatrice de douleurs.

Quand on tente une liaison amoureuse, d'un instant ou à long terme, on doit être assez fort pour ne pas souffrir de la rupture.

Il faudrait nous entendre et ne pas me faire dire autre chose que ce que j'ai voulu dire. Le principe individualiste anarchiste c'est dans tous les domaines, la *négation* de l'autorité, de l'emploi de la contrainte, du recours à la coaction. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici, c'est de proposer et pratiquer une certaine compréhension des rapports amoureux entre les constituants des milieux individualistes : une compréhension, une conception impliquant qu'il n'y a pas de différence entre les expériences amoureuses et les autres expériences *de la vie individualiste anarchiste, qu'il n'y a pas* de différence entre faire plaisir à une ou un camarade au point de vue amoureux et lui faire plaisir au point de vue intellectuel ou économique par exemple.

Nous comprenons parfaitement qu'une raison de tempérament, une répugnance psycho-physiologique fasse renoncer à l'expérience. Mais nous ne comprenons pas que les membres d'un milieu qui ne veut ni dieux ni maîtres, qui ne connait ni foi ni loi, nous rétorquent des arguments tirés du christianisme ou de la tradition, nous opposent des objections d'ordre bourgeois ou social-conventionnels.

Nous prétendons que la pratique de l'expérience sexuelle pour l'expérience elle-même, non seulement procure une jouissance qui n'est ni inférieure ni supérieure aux jouissances intellectuelles, artistiques, culinaires ou autres — non seulement élimine ce qui demeure en nous d'hypocrisie bourgeoise et de morale de renoncement et d'abnégation christiano-civique — mais encore que considérée uniquement comme un geste de camaraderie, elle aboutit normalement à resserrer les liens d'attachement et d'affection, à rendre plus opérant, plus efficace l'esprit de bienveillance, de support, de réciprocité qui caractérisent les rapports entre individualistes anarchistes *pour de vrai.*

C'est dans ces divers sens qu'au cours de *Mon Entretien sur la Liberté de l'Amour,* j'ai écrit que

Grandes Prostituées et fameux Libertins 40

Au xve siècle, la basilique de Sienne possédait une série de bustes de tous les papes, parmi lesquels celui de Jeanne figurait avec l'inscription : *Jean VIII, femme.* Mabillon la vit. Finalement Clément VIII fit enlever le buste.

Fauchet et Mabillon décrivent de la même façon le fameux fauteuil percé imaginé par Benoît III pour empêcher que l'erreur commise se renouvelle. A la fin du xvie siècle, l'existence de la papesse Jeanne était universellement établie.

Une chose curieuse, c'est que le concile de Constance qui fit comparaître devant lui Jean Huss dans l'intention évidente de le condamner, et qui l'interrogea longuement et minutieusement sur toutes les erreurs que l'Eglise lui imputait à crime, ne lui posa aucune question concernant la papesse Jeanne, dont il avait cependant affirmé l'existence, affirmation qui constituait l'une des erreurs qu'on lui reprochait. N'est-ce pas un aveu significatif ? Michelet et Emilio Castelar croyaient aussi à l'existence de cet énigmatique personnage.

Les écrivains catholiques nient l'histoire de la papesse Jeanne. Il est évident que l'époque où aurait régné la papesse Jeanne varie selon les chroniqueurs et qu'ils placent son histoire à des dates où la succession chronologique des papes est strictement établie. Le protestant Blondel au xviie siècle, l'historien Dœllinger au xixe ont fait tout ce que leur science leur permettait pour faire de la Papesse Jeanne un personnage légendaire. Ce ne serait qu'un mythe populaire rappelant l'influence exercée au ixe siècle sur les élections pontificales par certaines princesses florentines. On peut répondre que cette succession chronologique des papes n'a été établie qu'après coup et que les chroniqueurs étaient plus rapprochés des faits que les critiques modernes. L'accession d'une femme sur le trône du vice-dieu fournit trop d'armes aux puritains qui veulent voir la Rome des Papes dans la Grande Prostituée de l'Apocalypse pour que les catholiques n'essayent pas de la rendre invraisemblable.

Les Cours d'Amour

On a peine à comprendre que le Moyen-Age, si grossier, si rude, ait vu florir des institutions comme celle des *Cours d'Amour*, des *Corti d'Amore*. Naturellement on est obligé de s'en tenir, à ce sujet, aux données des chroniqueurs du temps. Donc, à côté de l'amoralisme sexuel qui régnait dans toutes les classes de la société ; parallèlement au débridement des convoitises charnelles et à la cruauté des répressions en matière religieuse ou sociale, une compréhension extra-idéaliste, un sentiment mystique de l'amour s'était développé dans certains milieux aristocratiques, artistiques et guerriers. Sublimation de l'instinct sexuel sous le nom de « *belle passion* », exaltation de l'objet de l'amour de l'homme sous l'appellation de *dame*, exagération des rapports de politesse entre les deux sexes : *la galanterie.* Pour plaire à leur « dame », monarques, hauts dignitaires, chevaliers de toute condition, accomplissent des exploits et des prouesses qui rappellent ceux des héros homériques. Dans les tournois (les tournois avaient remplacé les jeux du cirque de l'antiquité) les dames occupent la place d'honneur ; vainqueurs et vaincus s'inclinent devant elles. L'amour du noble, du poète, du chevalier pour sa dame est plus mystique que platonique (on a révoqué en doute l'existence de Laure et de Béatrice, les *dames* de Pétrarque et de Dante, bien que Laure se soit plainte que Pétrarque ne s'en tenait pas toujours au « platonique » pur ; *Fiammetta*, la dame de Boccace, était bien vivante, elle). C'est pourquoi le chevalier ou le poète pourront aimer une femme mariée, sans que le mari ait à en prendre ombrage.

La pratique de la « belle passion » soulevait pas mal de difficultés qu'il appartenait aux Cours d'Amour de résoudre. Ces Cours d'Amour étaient composées de chevaliers, de poètes et de dames, et rendaient des arrêts sur les litiges et les doutes que soulevaient les relations entre amants et maîtresses. Pendant ce temps, le peuple, lui, bien entendu, peinait, geignait, trimait et suait pour que belles dames et nobles seigneurs puissent vivre sans mettre la main à la pâte. Les jours où se tenaient les « cours d'amour » et les « jeux floraux », il voyait défiler par les rues des cités d'élégantes femmes et de magnifiques cavaliers, il se rinçait l'œil et c'était tout. On le laissait soigneusement à l'écart de toutes ces discussions, indigne qu'on le tenait de s'y intéresser. L'amour et ses raffinements était uniquement du ressort des personnages de haute lignée ou de quelques artistes privilégiés. On comprend qu'aux jours de révolte, quand ils envahissaient les châteaux, les rustres n'aient pas mis de façons pour chiffonner les robes des occupantes des donjons féodaux.

Comme si l'amour n'était pas une question de tempérament! Comme si, pour se manifester, la passion amoureuse portait plutôt son choix sur les privilégiés que sur les deshérités du sort! Peut-on imaginer qu'au moment où nous écrivons ces lignes, il se trouve encore des êtres humains pour déclarer que « s'occuper de l'amour, c'est bon pour les riches » ou « pour ceux qui n'ont rien à faire »? Comme s'il n'appartenait pas aux producteurs plus qu'à tous autres de trouver dans ce domaine, cultivé avec habileté et humanité, une source de joies, de rafraîchissements, d'encouragements ?

Si maints des *arrêts d'amour* portent l'empreinte de la subtilité scolastique du temps, il en est d'autres dont on ne saurait nier l'intelligence. Tout le monde se souvient de la réponse de la comtesse de Champagne à la question qui lui fut posée : si le véritable amour peut exister entre mari et femme? « Nous disons et « assurons — formulait l'arrêt — par la teneur des « présentes, que l'amour ne peut étendre ses droits « sur deux personnes mariées. En effet, les amants « s'accordent tout mutuellement et gratuitement, sans « être contraints par aucune nécessité, tandis que les « deux époux sont tenus par devoir de subir réci- « proquement leurs volontés et de ne se refuser rien « les uns les autres. Que ce jugement que nous avons « rendu avec une extrême prudence, et d'après l'avis « d'un grand nombre d'autres dames, soit pour vous « d'une autorité constante et irréfragable. Ainsi jugé « l'an 1174, le troisième jour des calendes de mai, indic- « tion 7e. »

Cet « arrêt » condense tout ce que délaieront plus tard les protagonistes de l'amour libre et les contempteurs de l'union légale. A notre époque, c'est à peine si les femmes osent se révéler à elles-mêmes leurs pensées quand elles discutent la question de la liberté ou de la facilité des mœurs ; on voit que leurs aïeules du xiie siècle avaient sur cette question un franc-parler qu'il est regrettable qu'elles n'aient retrouvé que récemment. Et encore !

Les Sectes érotiques au Moyen-Age

Voilà un chapitre des plus intéressants et que nous allons être obligé de résumer plus que nous le voudrions. Nous disons qu'il est intéressant parce qu'il soulève un problème d'une extrême importance au regard social ou des associations humaines ; une éthique sexuelle autre que la morale courante n'aurait-elle pas produit une façon d'envisager la question économique autrement qu'elle l'a été en régime de mariage ou de monogamie ? En d'autres termes, si on peut considérer l'histoire des hommes au point de vue religieux, politique, économique ou autre, ne pourrait-on pas la considérer au point de vue sexuel ou érotique? Ce feuilleton nous a déjà montré qu'en envisageant l'histoire sous l'angle de l'érotisme, elle était aussi fournie, aussi bourrée de faits qu'en l'envisageant à un autre point de vue !

On me dira qu'en résumé c'est toujours au fait sexuel qu'il faut en revenir : la question économique s'y relative fatalement, puisqu'on ne se sustente que pour se reproduire. Tout être humain est un passage que traverse le courant de la vie ; la nature cherche d'abord en lui un reproducteur ; l'intelligence de l'être humain a pour but non pas de lui faire bâtir des systèmes philosophiques, mais de le rendre d'abord apte à procréer des êtres de son espèce. Si la reproduction humaine cessait, il n'y aurait plus de question économique, l'espèce humaine ayant disparu. Le fait de la limitation de la reproduction humaine ne change rien à cet exposé : elle n'en modifie que l'aspect.

Mais ce n'est pas sur ce terrain que nous voulons nous placer. Une autre conception des rapports sexuels entre les êtres humains — une morale autre que celle sanctionnée par la coutume ou par la loi — n'aurait-elle pas déterminée l'évolution humaine dans un sens opposé à la domination de l'homme par l'homme ou le milieu, à l'exploitation de l'homme par l'homme ou le milieu — ou vice versa ? Une morale érotique différente de celle que nous voyons dominer — officiellement, légalement tout au moins — n'aurait-elle pas développé un état favorable à une libre entente générale entre les individus ?

Prenons un exemple : Chez les anciens Bretons, un certain nombre d'hommes se réunissaient, disons en vue d'une défense mutuelle. Les femmes faisant partie de ce groupe étaient communes à tous les hommes, les enfants appartenaient à tous, hommes comme femmes, et le milieu en prenait soin. Ces Bretons pensaient que la pratique de la communauté des femmes fortifiait, rendait indissoluble leur association. Et c'est ce qui avait lieu. Voilà un fait de déterminisme érotique. Voyons donc si les sectes érotico-anarchistes du Moyen-Age n'ont pas à nous enseigner quelque chose à ce sujet.

(*A suivre*). Emilio GANTE et E. ARMAND.

Répandez nos Brochures, distribuez nos Tracts

Remise importante aux groupes commandant une certaine quantité d'exemplaires.

nous considérions tout et toute camarade comme un amant ou un compagnon, comme une amante ou une compagne possible, en perspective ; qu'en règle générale aucun ou aucune camarade ne se refuse *a priori* à l'expérience amoureuse ; qu'on ne comprendrait pas que des camarades se fassent *souffrir entre eux*, pas plus en ce qui concerne le domaine de l'amour que pour un autre domaine.

Il s'agit d'une toute autre éthique que celle qui est en vigueur dans le milieu social actuel, du moins quant à la façade, je le reconnais très bien.

J'entendais rire l'autre jour parce qu'un camarade trouvait naturel qu'une femme de cinquante ans désirât aimer et provoquât les occasions. Le rire aurait pu fuser sur les lèvres de n'importe quelle petite midinette nationaliste, bondieusarde ou bloc-des-gauches. Il prouve la mentalité stagnante, à ce sujet, qui subsiste encore en nos milieux. Je maintiens que la morale sexuelle ambiante, hypocrite ou véritable, tend à conserver une mentalité archiste, jalouse, rétrécie, renfrognée, mesquine. Trop de "ménages" anarchistes ressemblent à des ménages petit-bourgeois, où la "femme" accapare "l'homme" ou vice-versa ; il y a trop de compagnes *d'*anarchistes et pas assez de compagnes *anarchistes*. On ne fait pas assez d'expériences amoureuses en dehors du copain ou de la copine avec laquelle on cohabite, si bien que les composants de "ménages" anarchistes à deux, à trois, etc., finissent par se ressembler, se répéter, désespérément. Et le plus souvent ce n'est pas « affaire de tempérament ».

Pour répondre plus directement au camarade qui m'a envoyé ces observations :

1. Aucun individualiste ne sait *a priori* comment il se comportera devant une rupture. C'est affaire de sensibilité personnelle, qui peut être plus ou moins exaspérée, selon le cas particulier. Tout ce qu'il sait c'est que, quoiqu'il arrive, il n'aura pas recours ni à l'intervention légale, ni à la violence physique.

2. Si on n'y attache, l'un et l'autre, aucune importance — affaire de sensibilité — le refus de celle-ci ne s'explique pas mieux que le désespoir de celui-là. S'il plaint et souffre tant, c'est qu'il y attachait de l'importance.

3. La conception de la liberté de l'amour — qui conduit logiquement à la facilité des mœurs comme je le démontrerai plus tard — implique liberté absolue de se donner ou de se refuser. Comme la conception de la liberté de la camaraderie implique refus de prêter un livre à un copain qui se trouve à un hôpital, refus du verre d'eau qu'il demande, refus de lui indiquer où se trouve une rue qu'il ne connaît pas. Pas plus, mais pas moins.

4. Quant à l'insistance d'une camarade amoureuse pour défendre *sa* cause auprès du camarade qu'elle imagine ne pas avoir envisagé tous les côtés de la question — ou vice versa — le copain qui m'écrit ces lignes doit comprendre ce dont il s'agit, lui qui se dépense de mille façons pour la propagande, n'hésitant pas à placarder cent fois s'il le faut des affiches dans le même quartier, à distribuer des tracts, à vendre des journaux à la sortie du même atelier, espérant toujours que quelqu'un sera touché, atteint, qui ne l'a jamais été jusqu'ici. E. Armand.

J'ai reçu deux lettres émanant de personnes appartenant à des milieux qui sont aux antipodes l'un de l'autre. La première provient d'un camarade de la Loire, un militant anarchiste de l'ancien groupe des *Temps nouveaux*.

Je profite de l'occasion pour vous dire que j'approuve complètement la place que vous faites dans *l'en dehors* (et votre propagande en général) à la question sexuelle. Il est, en effet, urgent de la discuter d'une façon complète et soutenue. Trop longtemps cette question, si importante pourtant, a été laissée dans l'ombre, même dans les milieux les plus avancés, qui subissaient ainsi, sans s'en douter, l'influence néfaste et tenace de la Morale chrétienne ; il est temps de réagir, tant pis pour les moralistes, même anarchistes, que cela peut effaroucher. Henry.

L'autre m'est envoyée par le directeur du *Sincériste* (journal spirite) dont nombre de lecteurs connaissent la courageuse et substantielle étude sur *L'Eucharistie*. La voici :

Watwilder, le 18 janvier 1925. — J'ai lu avec un plaisir particulier *l'en dehors* du 15 janvier ; votre intervention « *Contre la jalousie* », les paroles si honnêtes de Lacaze-Duthiers sur la « *Morale sexuelle* » contribuent efficacement à l'effort le plus nécessaire en vue du redressement moral de ce monde.

Le mouvement en faveur de la libération de l'amour doit s'organiser, se fortifier, s'accentuer.

Le choix d'une date internationale à laquelle chaque année, se produiraient, dans le monde entier, des manifestations (de masses ou d'individus) en faveur de ce principe, pourrait y aider puissamment.

Je propose le solstice d'été comme convenant spécialement pour cet objet, on pourrait l'appeler « la journée des roses ».

Le fait d'arborer, ce jour, un bouton de rose, à la boutonnière ou au corsage, suffirait déjà pour marquer une adhésion à cette grande espérance des générations futures.

C'est simple ; c'est « gentil », comme disait une dame ; cela vous plairait-il ?

Le Clément de Saint-Marcq.

Je comprends l'idée de M. Le Clément de Saint-Marcq. Elle peut avoir son utilité en vue de la propagande contre la jalousie et pour « la libération de l'amour ». A vrai dire, personnellement, je n'aime pas les démonstrations à date fixe et il y a lieu de craindre tout ce qui conduit à remplacer un culte par un autre. Ceci dit, je suis prêt à appuyer, autant que possible, l'initiative du directeur du *Sincériste* s'il y donne suite.

Au moment de mettre sous presse, je reçois de W. Kaspers, l'*as* idiste bien connu, une lettre qui contient le passage ci-dessous :

« Je te conseille de ne restreindre en rien la discussion concernant les thèses sexuelles dans *l'en dehors*, en effet je considère justement le sexualisme comme le pivot de notre théorie, et non comme un point accessoire, comme te l'écrit un de tes correspondants. » E. A.

Correspondance

Le matriarcat dans l'Afrique Occidentale

Camarade E. Armand, — J'ai lu il y a quelques jours dans le *Libertaire* vos justes remarques au sujet de l'espèce de matriarcat qui existe encore en Afrique. J'ai pu en constater personnellement l'exactitude, sauf toutefois sur un point très important, que je crois intéressant de vous signaler.

Je ne puis évidemment parler avec certitude que de la partie de l'Afrique que je connais bien, l'*Angola*, mais j'ai tout lieu de croire que ce que je vais dire est exact également pour beaucoup d'autres contrées, tout au moins de l'Afrique Occidentale.

Vous dites que « les hommes n'héritent que des hommes, ou de ce qui leur revient du côté maternel, jamais de leurs épouses ». D'accord en ce qui concerne les mères et les épouses, je ne le suis plus quand vous dites que les hommes n'héritent que des hommes, car dans toutes les tribus parmi lesquelles j'ai longtemps vécu, j'ai vu tout le contraire. L'homme n'hérite pas de l'homme, du moins en ligne directe, et, s'il en hérite en ligne collatérale, c'est en représentation de sa mère et non de son père. L'héritier au premier degré d'un homme est son neveu par les femmes, les fils de sa sœur, et le droit d'aînesse joue ici en combinaison avec ce droit s'il y a plusieurs sœurs et plusieurs neveux. Ce principe est surtout appliqué strictement pour la transmission du pouvoir. Le *sova* (roi, ou grand chef de plusieurs tribus), ainsi que les petits chefs de tribus ou villages, ont pour successeurs les fils aînés de leurs sœurs aînées. J'ai, je le répète, constaté ce fait en Angola, et il m'a été confirmé par de vieux colons, et surtout par de vieux missionnaires connaissant encore mieux que les colons les mœurs et la psychologie de ces peuplades.

La raison qu'ils donnent de cet usage, c'est que par ce moyen seulement ils sont sûrs que leur successeur est bien de leur sang, de leur famille. C'est, en somme, le principe de la chanson populaire : « On connaît toujours sa maman, certainement, mais quand il s'agit d'son papa, c'est plus ça ! » Et c'est avec une philosophie amusée que l'on note, une fois de plus, la différence des points de vue auxquels on peut se placer en présence d'un même fait, d'une même idée, surtout quand la diversité des races ou des peuples entre en jeu. Parfois c'est Vérité en deçà, Erreur au-delà. Parfois, comme dans le présent cas, c'est la même vérité objectivement, mais combien son importance conséquentielle varie subjectivement ! Nous en faisons une banale chanson au scepticisme gouailleur et ricaneur, et là-bas on en fait gravement la base d'un principe juridique et dynastique. E. Fournier.

Si vous n'avez pas lu

L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE

vous ignorez tout du mouvement individualiste.

Envoi contre **8 fr. 40** recommandé (extérieur **8 fr. 75**).

Croquignoles

Un qui est franc.

Au Congrès socialiste de Grenoble, le f∴ Sizaire a demandé que les journaux socialistes qui végètent, faute de lecteurs et d'argent, émargent désormais aux fonds secrets. M. Sizaire est logique et conséquent. Non seulement parce qu'on ne saurait comprendre, en ce temps où tout se paie, que le soutien prêté par le parti S. F. I. O. au ministère Herriot ne se monnaye pas. Sans les socialistes il y a beau temps que M. Herriot fumerait en paix chez lui le calumet de la pelure d'orange. Mais ce n'est qu'un côté de la question. Le socialisme n'implique-t-il pas de vivre aux dépens, aux crochets de l'Etat nourricier et tutélaire ? Est-il un seul des électeurs de M. Sizaire qui ne voudrait pas émarger aux fonds secrets jusqu'à la fin de ses jours ? Et cela selon la plus pure déduction doctrinale. C'est M. Sizaire qui a raison contre ses vilipendeurs. CANDIDE.

Yves Le Febvre : **La Terre des Prêtres.** — Raymond Hesse : **Riquet à la Houppe.** — G. Imann : **Le Fils Chebre.** — Tancrède de Visan : **En regardant passer les vaches.** — Mad. Gautier : **Satan, qui le connaît ?** — J. Béchet : **Pierre Vernot, ouvrier maçon** (1).

La Terre des Prêtres, d'Yves Le Febvre est « un roman de mœurs paysannes, une étude de l'âme bretonne et un drame » : Drame puissant qu'évoque le vieux Léon, la Terre où avec une farouche énergie s'accrochent encore les prêtres, la terre où toujours ils dominent les âmes ; terre triste, austère, où toute joie devient péché, où tout rire insulte Dieu ; âmes sombres, en proie au fanatisme ou au mysticisme.

Dans la maison et dans l'âme de Mac'harit, la petite Mac'harit si douce, si gaie autrefois, se déroule et grandit l'horreur tragique. Son frère, appartenant à l'Eglise seule « prêtre avant d'être frère », n'hésite pas à sacrifier à « la paix et à la gloire de l'Eglise », la douce Mac'harit, trompée par un membre de l'Eglise.

Notre cœur se révolte devant cette pieuse cruauté et, Mac'harit, sans doute, va elle aussi se révolter !... Hélas ! qu'ont-ils fait du gentil petit oiseau rieur ? Dans sa folie mystique, résignation et volupté de souffrance, elle veut expier le péché, clame sa démence de persécutée, son effroi de l'enfer.

Seule la mère, malgré le mysticisme et l'instinct de fatalité de la race, aura parfois des sursauts : voir sa fille livrée au rude ivrogne Lomic, souillée par son contact ! Non, elle ne le veut pas. Résolue et tragique, face au destin, elle rompra le mariage avant qu'il soit consommé, trouvera dans sa tendresse la solution et l'issue que les prêtres n'avaient su trouver dans leur froide science ; puis elle s'endormira dans la paix de son amour maternel, dans la joie de son sacrifice vainqueur.

Dans l'œuvre de Raymond Hesse, *Riquet à la Houppe* ressuscite avec ses compagnons : le *Petit Poucet, Barbe-Bleue,* la *Belle au Bois dormant,* le *Petit Chaperon rouge*. On devine leur étonnement dans notre monde d'après guerre et que, tout en nous amusant, l'auteur nous dévoile d'affronteuses vérités, montre hardiment les tares de la société actuelle.

C'est toute la bourgeoisie provinciale, à l'esprit borné que ressuscite G. Imann, dans *Le Fils Chèbre*. Bêtise, dédain, manies ridicules, l'auteur a su peindre tout cela et la vie mécanique de tant d'êtres. Pour eux l'argent compte seul et les préjugés séculaires ; leur cœur est desséché, leur esprit faussé. Hélas ! elle compte encore, à Paris comme en province, trop de membres, cette grotesque et douloureuse et malfaisante famille Chèbre !

Parisien rendu pour quelques mois à la vie saine des alpages, à la joie rêveuse des solitudes, Tancrède de Visan a noté les méditations nées d'un paysage ou d'un beau ciel de lumière, les élans lyriques des montagnes qui se dressent dans la sérénité de l'indépendance ; il a silhouetté au passage, des types ; il s'est « croqué » lui-même en gentleman paysan avec limousine, souliers ferrés, béret alpin et une demeure dans les Alpes « gentil décor de théâtre pour les marionnettes ».

Lisez ce livre dans la griserie des sommets, au rythme des rivières, au bruissement des feuillages à moins que vous n'aimiez mieux, vous aussi — et je ne saurais dire si vous avez tort ou raison — danser dans « la clairière de vos rêves » et vous avouer après Montaigne, T. de Visan et tant d'autres qu'il n'y a rien de si intéressant pour vous que vous-même, et l'odeur des acacias, l'éclat du crépuscule, juillet épanoui, transfigurés par le prisme de votre « moi ».

Vous croirez contempler, gracieux et frais, un bibelot de salon ; vous croirez assister aux conversations fines et jolies du siècle 18e, transportées au dehors pour jouir en même temps que de la société de « l'honnête homme » de la fête, de la nature et de la vie. Par moments — rarement, il est vrai — vous entendrez des paroles profondes qui vous diront : « A deux mains bois la vie qui es tienne, et si tu veux la joie, crée-là. »

Mais peut-être Elieth vous irritera, et sa pose à ne pas poser, et son snobisme d'un genre particulier et sa furie d'argot — ce fut fort à la mode — et surtout l'admiration béate de l'auteur pour la gente enfant qu'il trouve originale et que j'ai rencontrée dans son œuvre pour la nème fois. Gagnée par la folie de l'argot, me voici tentée de dire, comme Elieth : « Et puis, zut à la fin. » C'est un succès encore, et la preuve, sans doute, qu'elle est bien vivante, la petite Elieth, bien calquée sur ses sœurs que le xxe siècle multiplie dans tous les casinos, dancings, skatings, tennis, plages et autres lieux chics emplis de gens épatants, ou, comme dit plus volontiers l'Académie, époustouflants !

Satan, qui le connaît ? Lumière bleue, irisée d'or, parfum de thym, de lavande et de romarin, le livre de Mad. Gautier nous transporte au bord de la Méditerranée, dans le royaume de l'azur et du soleil : la rumeur de la grande bleue et la danse des rayons d'or accompagnent, tels le chœur antique, le drame qui, dans les consciences, s'agite.

Souveraine, grave et noble, sensibilité affinée et raison puissante, puise dans son cœur l'éternel pardon devant l'éternelle faiblesse humaine. Mais la tentation guette les âmes moins fermes : Ludovic, conscience droite, chair faible, Brigitte surtout, la sœur de Souveraine, esprit romanesque, poussée par les suggestions inconscientes. Avec cynisme elle se livre à celui que sa chair appelle, à celui en qui son amoureuse ardeur un instant allume une flamme trouble. Les désirs, les actions de Brigitte ont parfois l'incohérence de la vie plus puissante des rêves ; elle se livre, inconsciente — au démon ou au dieu ? — qui la possède.

Sous le nom de *Pierre Vernot, ouvrier maçon ?* Béchet édifie, vaste et minutieuse, la cité de ses rêves. Que son appel soit entendu et que soit enfin reconnu le droit de tous à la vie, à la santé, au pain. Le ciel reste fermé à qui pendant des siècles tant d'êtres ont demandé *panem quotidianum*. Les hommes — voilà que je tremble en formulant cette question — sauront-ils se montrer plus humains que les dieux ?

« Il faut parfois le bistouri du chirurgien », redira sous de multiples formes Pierre ou Michel Vernot. Pourtant je persiste à croire violence et Révolution ouvrières mauvaises. La femme sur le point d'être mère parfois aussi perd patience devant la lancinante et trop longue douleur que produisent les chocs de son enfant aux portes de la vie. Elle appelle les fers à son secours ; les fers la déchirent et estropient l'enfant. Certes ! de la société future la gestation est longue, douloureuse. Ne hâtons pourtant pas brutalement son heure si nous voulons avoir, pour prix de nos souffrances, œuvre belle, œuvre de vie.

Georgette Ryner.

(1) *La Terre des Prêtres*, édit. La Pensée française. — *Riquet à la Houppe*, édit. Mornay. — *Le Fils Chèbre*, chez Bernard-Grasset. — *En regardant passer les vaches*, La Pensée française. — *Satan, qui le connaît ?* édit. Baudinière. — *Pierre Vernot, ouvrier maçon*, Figuière, édit.

M. C. Poinsot : **Les Ivresses désespérées** ; Jean Renaud : **Gueux de Brousse** (Ed. de la Pensée Française).

J'ai reçu Roia, organe de la langue internationale Ro. J'avoue que je lui préfère — et comment — l'Ido.

Sull' imitazione del tessuto nervoso cellulare colla potassa e l'alcool (Note de L. A. Herrera).

Fritz Œrter : Die freie liebe (L'Amour Libre, 21-30e mille), Ed. Fritz Kater, Berlin. — Nero and sporus, a play. — Benjamin de Casseres : Caméléon, Benig the book of my selves (Caméléon, le livre de mes Personnalités). Lieber et Lewis, New-York.

En Allemagne. — Une monographie de Vincent Gogh vient de paraître chez Kiepenhener à Potsdam. Le monographiste compare les lettres que, pendant 20 ans, Vincent a écrites à son frère Théo à Paris aux confessions de St Augustin et à celles qu'Abélard et son amie s'écrivaient. Le portrait du peintre hollandais, sans pain, sans vin, sans femmes, qui logeait chez lui une gamine enceinte pour sentir quelque chose de chaud autour de lui, est parfait. Beaucoup de gravures dans le texte.

Un type caractéristique de l'*Allemagne d'après-guerre* est « le prophète » Louis Hæusser, actuellement détenu dans la prison de Vechta, dans l'Oldenbourg. Si curieuse que cette étrange figure soit — à coup sûr Hæusser est moins insensé, moins pervers que les « héros » qui ont conduit l'Allemagne dans l'abîme de la guerre. Loin d'être un sadique, son cœur renferme une étincelle de cet amour pour tout être vivant que Bouddha a prêché. Il a dénoncé avec beaucoup d'esprit dans ses innombrables conférences la corruption « sacrée » qui, telle une vague de boue, ruine « la mère des nations ». Du reste cette vague de boue n'est que la conséquence de la vague de sang de la guerre. Il a vécu longtemps à Paris, il fut un bon vivant, soit — mais étant à présent très malade, et à cause de la véhémence de ses dénonciations, en prison, il ne reverra plus, c'est presque sûr, la lumière rose de la liberté. Il est donc digne de notre sympathie et de notre compassion.

Dr Kuntz-Robinson.

V. Coissac : *Histoire impartiale de la Troisième République*, tome premier. — L'ouvrage comprendra deux volumes. Le premier nous mène jusqu'à l'assassinat du Président Carnot, et raconte, sobrement mais avec suffisamment de détails pour en faire un récit clair et attrayant, la guerre de 1870, la Commune, le Seize Mai, la lutte des républicains contre la réaction et le cléricalisme, le scandale du Panama, l'affaire Wilson, le boulangisme, l'antisémitisme, le mouvement syndicaliste, coopératif, socialiste, anarchiste, les guerres coloniales de Tunisie et du Tonkin, pour ne parler que des principaux sujets traités. Le second volume, qui paraîtra prochainement, exposera les guerres coloniales du Dahomey et de Madagascar, l'affaire Dreyfus, le nouveau régime des associations et des congrégations, la séparation des Eglises et de l'Etat, la politique française au Maroc, l'affaire d'Agadir, la guerre russo-japonaise et l'insurrection des Boxers en Chine, la rivalité de la Triple Entente et de la Triple Alliance, la croissance du socialisme, la grande guerre et l'après-guerre, etc. Il se terminera par une vue générale de la civilisation contemporaine et par une conclusion dégagée des événements qui ont marqué notre époque. Ce livre pourra être communiqué gratuitement aux lecteurs de *l'en dehors*, sur demande adressée à l'Intégrale, groupe Morelly, à Puch (Lot-et-Garonne) (chèque postal 13-186 Bordeaux).

Pour la vie du journal :

Souscription permanente. — Kuhn, 5. — André, 10. — Noël Garibaldi, 6. — R. Chédeau, 5. — Pagnard, 10. — Kibwizg, 4. — Klimovitch, 5. — M. Roche, 2 50. — V. Chauvin, 2. — Favero, 5. — Thomassin, 5. — Monego Umberto, 20. — Anonymes divers, 5. — Collecte réunion Boul. Barbès, 14. — L. Roth, 3 50. — R. Montagnet, 2 25. — Henri Montagne, 2. — Frederick Coda, 9 25. — Ledrappier, 1 25. — Van Laethem, 0 75. — H. Burtin, 2. — Liste no 270 (par Henri Hespel), 11 50. — Henri Vivès, 4. — C. Mauclair, 2. — G. Fonteyn, 6 75. — Carl Sommer, 11 50. — Max Dankwart, 18. — Benedict Lachmann, 7 50. — Liesel Winkler-Rahm, 6 50. — V. Coïssac, 10. — Ed. Lannoy, 2. — M. Bessac, 4. — J. Pouchon, 4. — M. Postolle, 2. — P. Hordequin, 2. — J. Piron, 4. — Er. Maerky, 15. — Al. Werthmuller, 13. — Al. Pilot, 4. — A. Lansade, 4. — Mme Liger, 4. — A. Gilet, 2. — J. Taupenas, 5. — H. Varennes, 4. — M. F. Mayoux, 4. — Silly, 3. — L. Sistig, 1. — Decayeux, 1 50. — Th. Lauvie, 5. — J. Decourt, 4. — Jean Gamba, 1 50. — Rouvière, 2. — William Morris, 10 — Eug. Bevant, 10. — P. Figuières, 2 50. — A. Guiton, 2. — C. Durou, 1. — P. Bonniel, 3. — Quignard, Victor, 4. — S. Michelin, 10. — V. Cails, 5. — St. Mac Say, 2 50. — Max. Marchand, 5. — A. Praquesed, 4. — L. Mollet, 3. — Groupe anarchiste d'Oran (par Laingui), 10. — H. Weiler, 8 75. — P. Patot, 6. — P. Baudin, 0 70. — Petit d'O., 10. — H. Boivin, 4. — H. Raynal, 6. — Ed. Gaudy, 12 50. — Virginio Condulmari, 4. — Marius Houdoin, 4. — Baffonne Toussaint, 2. — Total : **418 fr. 20**. Liste arrêtée au *14 février*.

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de *l'en dehors*.

Les camarades prendront note que nous n'accepterons plus désormais aucune annonce avec réponse à adresser aux bureaux du journal. Nous nous réservons toujours de modifier les textes envoyés ou de ne pas insérer.

— Adresser tous les articles d'argent ou correspondance recommandée au nom de E. ARMAND (sans aucune indication de prénom).

BEVANT, Rotterdam. — Oui, mais en résumant et toutes questions de personnalités à part.

LOUVIERS. — Vous ne me donnez pas d'adr. Comment voulez-vous que je vous réponde. E. A.

MARTIN, Grenoble. — Il y a longtemps que j'ai reçu un mot de toi ? E. A.

CAMARADE hab. Alger dés. conn. une camarade opinions individ. pour échange d'impressions *seulement*. Libertas, chez Neyssel case postale 2, Alger-esplanade.

RIPPOLL. — Il est arrivé que des compagnes se sont déplacées et se sont trouvées en présence de jaloux usurpant la qualification d'anarchistes, c.-à-d. d'individus la faisant au chantage de la cohabitation pour masquer leur propriétarisme sur le corps et les désirs sexuels de qui demeurait avec eux. Aucune annonce ici dans ce domaine, si nos annonciers ne déclarent pas manifestement leur accord avec nous sur la question de la pratique de l'amour plural pour ceux avec qui ils cohabitent. Il y a d'autres journaux où l'on est partisan de la « fidélité conjugale » et de « l'amour unique ». Qu'on s'y adresse ! E. A.

FAURE. — Aucune nouvelle de la mort de Tucker !!!

A. VIAUD. — Reçu ta lettre : peut-on avoir ton adresse ? Faure Léopold.

CAMARADE dés. f. conn. compagne parl. franç ou espag. J. Ochoa, 29, rue de l'Escalier, Bruxelles.

Au CAMAR. habit. 162, rue Verte, Bruxelles. - Imposs. f. rép. à ta let., ton nom étant illisible. Cl. Dervieux, 19, av. J. Jaurès, Oullins (Rhône).

M. D., Berlin. - Tout reçu. E. A.

JE DÉSIRE échang. cartes post., spécial. avec lectrices de *l'en dehors*. Max Dankwart, Friedrichstrasse, 223, Berlin S. W. 48 (Allemagne).

JEUNE CAMARADE, sensible, d. f. connais. j. compagne douce, intell., sentiment., aimant l'action et fréquent. causeries et réunions. Guy Guino, 40, rue Mathis, Paris-19e.

A. LANSADE. - Oui. Initiation envoyée, recommandé. Possédons récépissé. E. A.

Les deuxième et quatrième mardis de chaque mois, à Paris ou dans toute localité de banlieue ou de province à moins de 3 heures de Paris, E. Armand se rendra, après arrangement, pour exposer son point de vue ou de *l'individualisme anarchiste par rapport aux mouvements d'avant-garde* (public et contradictoire) ou de *la liberté sexuelle par rapport à l'individualisme anarchiste* (privé, entre camarades).

La Ligue Internationale des Réfractaires à toutes les Guerres organisant pour le samedi 28 février 1925 un grand meeting international antimilitariste fait un pressant appel à tous ses adhérents et sympathisants pour que ceux-ci fassent un léger effort en vue de pouvoir aider dans la mesure de leurs moyens à l'organisation de ce meeting qui doit être grandiose. Des orateurs allemands, anglais, italiens, espagnols, français y viendront prendre la parole et nous pensons que tous les camarades auront à cœur de venir nous aider dans notre lutte contre le « militarisme mondial ». — Adresser les oboles à M. Theureau, 16, rue Charlemagne, Paris (IVe).

Grupo Libertaria Idista. — Ceux d'entre nos lecteurs que la question intéresserait sont prévenus qu'il existe un groupe idiste, composé exclusivement d'individualistes ou communistes anarchistes. Ce groupement englobe tous les camarades résidant en France. Pour tous renseignements, s'adresser à Jules Vignes, à Saint-Genis-Laval (Rhône) (par correspondance). Cours gratuit de langue internationale Ido, fonctionnant toute l'année au siège du groupe à l'adresse ci-dessus.

PARIS.—Les Compagnons de *l'en dehors* se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, *Salle Hermenier*, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 1/2 (métro "Marcadet" ou "Poissonniers").

Lundi 23 février : E. Armand et plusieurs camarades : *Pourquoi suis-je athée ?*

Lundi 9 mars : Camille Spiess : *Gobineau et Nietzsche*, précurseurs et révoltés.

Lundi 23 mars : M. Roche :

Les camarades désireux de s'entretenir avec E. Armand le rencontreront le *deuxième et le quatrième lundi* du mois, à partir de 15 h. (jusqu'à 18 h. 1/2), à la même adresse.
— Renseignements, vente au numéro, abonnements, brochures, librairie.

— **Cercle Anarchiste** : Causeries-conférences chaque mardi à 20 h. 30, salle Hermenier, 77, boulevard Barbès : Mardi 24 février : La thèse illégaliste. Les « Bandits Tragiques » et « Chez les Loups », *par E. Armand*. — Mardi 3 mars : Le mécanisme judiciaire envers les droits communs et les politiques, par *Suzanne Lévy*. — Mardi 10 mars : Centralisme et fédéralisme. Ce que sont les Anarcho-syndicalistes, par *Boudoux*.

« l'en dehors » *est en vente :*

A PARIS : Vis à vis de la Bourse du Travail (angle de la pl. de la République et de la r. du Château d'Eau) ; Librairie des Vulgarisations sociales, 39 r. de Bretagne ; vis à vis du 2, rue Saint-Denis (place du Châtelet) ; du 42 boulevard Sébastopol ; du 8 boulev. St-Denis ; du 21 boul. St-Michel ; A la Librairie Sociale, 9 rue Louis Blanc ; 38 r. de la Convention ; 123 aven. Jean Jaurès ; 2 boul. St Martin (angle de la pl. de la République) ; Librairie Internationale, 14 r. Petit ; 46 Avenue d'Italie ; Cercle anarchiste 77 boulev. Barbès (le mardi soir).

Boulogne-Billancourt : 100, avenue de Versailles ; Puteaux, s'adr. à Caille, 38 r. du Marché.

A MARSEILLE : Bibliothèque Sociale, Bourse du Travail ; Bd. Garibaldi, vis à vis de la B. du Travail ; des Variétés, rue de Noailles ; de la parfumerie Palanca, sur la Cannebière ; à l'angle Cannebière et cours Belsunce ; Groupe d'études sociales St-Henri. — A LYON : angle rues Centrale et Poulaillerie ; 5 Place Le Viste ; 53 cours Morand ; angle Place du Pont ; et Cours de la Liberté ; chez Cl. Journet 169 route d'Heyrieux : chez Vignes, à « La Feuille », rue Baron-Chauran, à St-Genis Laval. — A BORDEAUX : kiosque cours d'Albret 40, face au jardin de la Mairie ; au « Club des Réfractaires » (le mardi soir).

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

par E. Armand

	franco
La Valeur et les conséquences de son abolition	0 25
Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste	0 15
L'anarchisme comme vie et comme activité.	0 10
Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes	0 20
La vie comme expérience. Fierté	0 20
La procréation au pt de vue individualiste.	» »»
Les besoins factices, les stimulants et les individualistes	0 10
A vous, les humbles (placard papier couleur)	0 20
Le plus grand danger de l'après-guerre	0 25
Lettre ouverte aux travailleurs des champs.	0 25
L'Illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste	0 30
Amour libre et Liberté sexuelle. Variations sur la volupté	0 65
Mon athéisme	0 15
Est-ce cela que vous appelez « vivre » ? — La Ruse. — L'en dehors (en français et en *ido*)	0 15
L'ABC de nos revendications individualistes	0 10
par Benj. R. Tucker	
Ce que sont les anarchistes individualistes.	0 10
par Voltairine de Cleyre	
L'idée dominante (Edition augmentée)	0 20
par Albert Libertad	
La joie de vivre	0 20
par Gérard de Lacaze-Duthiers	
Les vrais révolutionnaires, (en français et ido)	0 10
par Alba Satterthwhaite	
Le Grand Fléau : Le Christianisme. Si j'étais Dieu	0 10
"Notre" Individualiste (texte français et *ido*), "Pour la fin de la guerre"	0 10

Les 25 brochures ou tracts franco : fr. 3,00. (sous enveloppe : 3 fr. 50)

Collections

par delà la mêlée, nos 11 à 42	7 50
l'en dehors, nos 1 à 49/50, envoi recommandé	10 »
Cartes postales, la série de 10	1 »
— (5 séries)	4 »
Piqûres d'aiguilles, 10 feuilles (140 textes)	1 »

Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant de ce service sont consacrés à nos éditions ou sont versés à la caisse du journal. — *Joindre le montant de l'envoi en faisant la commande.*

Stirner, Tucker, Mackay. — Contre l'Etat, sa morale, son enseignement	à paraître
Labadie. — L'anarchisme : Ce qu'il est et ce qu'il n'est pas	—
Chardon (Pierre) et E. Armand. — Actuels ou inactuels. Controverse	—
E. Armand. — Fleurs de Solitude et Points de Repère	—
— Pour te faire réfléchir	—
— Ainsi chantait un « en dehors »	—
— *les Illégaux*, pièce en 3 actes	—
E. Armand. — *L'Initiation Individualiste anarchiste*, envoi recommandé.	8 40
— — *Sous les verrous* (poèmes).	» »
— — Où il est question de l'Illégalisme anarchiste, de l'affaire des Bandits tragiques, de « Chez les Loups », etc.	0 20
Darrow (Cl.) — Qui jugera le criminel ? (les 2).	0 10
Goldman (Emma). — La Tragédie de l'émancipation féminine	0 20
E. Armand. — *A l'encontre du bon sens*, thèse en un acte	0 65
— Entretien sur la *Liberté de l'amour*. L'amour protéiforme. Tout simple amour. Sensibilité. — A. Libertad : Ultime Bonté	0 40
Han Ryner et Abbé Violet. — *Dieu existe-t-il ?*	1 65
Dr A. Gauducheau. — *Contre un fléau*	5 »
A. Déjacques. — *A bas les chefs*	0 15
P.-J. Proudhon. — *Qu'est-ce que la Propriété ? La Propriété fille du travail.*	0 25
P.-J. Proudhon. — *La propriété-vol*	0 25
C. L. James. — *Malthus et l'anarchisme*	0 25
Spencer. — *Le droit d'ignorer l'Etat*	0 25
Epictète. — *Petit Manuel*	0 25
Lionel d'Autrec. — *L'Outrage aux Mœurs*	6 50
P. Brunet. — *Le Rêve*	2 15
Elisée Reclus. — *Correspondance*, 3 vol.	29 50
Georgette Ryner. — *Le Combat de l'amour et de la mort*	2 15
Sébastien Faure. — *L'Imposture religieuse*	8 50
Vigné d'Octon. — *Pages rouges*	6 »
Georges Anquetil. — *L'Amant légitime*	10 50
Camille Spiess. — *Ainsi parlait l'Homme*	5 15
Hollard. — *La chimie moderne*	2 15
Tolstoï. — *Loi de l'amour et de la violence*	5 15
Han Ryner. — *Le subjectivisme*	3 75
Florian-Parmentier. — *L'ouragan*	7 50
— *La sorcellerie*	3 75
Ch. Baudelaire. — *Excentriques*	2 65
Marianne Rauze. — *L'Anti-Guerre*	5 50
Delbruck. — *Au pays de l'Harmonie*	7 75
Marcel Laporte. — *Le Radium*	2 15
J. Anglas. — *Depuis Darwin*	2 15
Cresson. — *Grands problèmes philosophiques*	2 15
Jean Vinchon. — *L'Art et la Folie*	2 15
Capitan et Peyrony. — *L'humanité primitive*	2 15
A. Hesnard. — *La Psychanalyse*	2 15
Fr. Nietzsche. — *Saint Janvier. Aphorismes*	2 15
B. J. Logre. — *Toxicomanies*	2 15
A. van Gennep. — *Le Folklore*	2 15
Charles Hotz. — *L'Art et le Peuple*	0 25
Han Ryner. — *L'Individualisme dans l'Antiquité* (Histoire et Critique)	3 75
Yvonne Estassy. — *Nouveau dialogue du Mariage philosophique*	2 15
Jalabert. — *La sculpture romane*	2 15
G. Vidal. — *Han Ryner, l'homme et l'œuvre.*	2 75
Eug. Bizeau. — *Verrues sociales* (poésies).	1 75
Mac-Say (Stéphen). — *Révoltes et Sanglots*	3 75
— *La laïque contre l'enfant*	3 »

Pour apprendre l'Ido et s'y perfectionner :

Petit manuel complet en 10 leçons	0.30
Exercaro (recueil d'exercices)	0.20
Vocabulaire usuel et *grammaire*	1.10
Dictionnaire français-ido	11.05

L'ŒUVRE DE HAN RYNER

Contre envoi de *18 fr.* ou *19 fr. 50* (extérieur) nous expédions franco et recommandé les 5 ouvrages suivants :
Les Paraboles cyniques.
Le Cinquième Evangile.
Les véritables entretiens de Socrate.
Petit manuel individualiste ou *Mariage Philosophique.*
L'Individualisme dans l'antiquité.

A nous deux, Patrie !

Un livre écrit pendant la guerre par un réfractaire. La plus violente, la plus précise, la plus impitoyable, la plus complète analyse de l'idée de Patrie. Beau volume de 400 pages vendu au prix de 8 fr. aux souscripteurs (franco de port).

Adresser les souscriptions en mandat-carte à l'auteur, André Colomer, rue de Charenton, 259, Paris (12e).

Nos Centres d'action et d'étude

Questions d'éducation dans un sens anarchiste (Livres, méthode, "écoles"). M. Picard, 45, rue Zulma Carraud, Issoudun (Indre).

La *Liberté de l'amour* comme facteur de camaraderie individualiste plus efficace. Fred Esmarges, 22, cité St-Joseph, Orléans (Loiret).

Relations entre Isolés. — Ovide Ducauroy, La Barrerie, au Favril, par Pontgouin (Eure-et-Loir).

Ainsi chantait un " en dehors "

par E. Armand

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume de 150 à 175 pages, sur beau papier, tirage soigné.

Bulletin de Souscription

Nom et prénoms ....

Adresse complète ....

....

(Ecrire très lisiblement).

Nombre de volumes souscrits à **5** *francs l'exemplaire* ....

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro

251. Eugen Relgis. — 252-253. A. Bonneau. — 254. Paul Pilsson. — 255. Gustave Lanoire. — 256. Persillé. — 257. Moureau. — 258. Maurice Audry. — 259. Serru Jean. — 260. Thomassin Emile. — 261. Roger Chédeau. — 262. Fournier Pierre. — 263. André Gilet. — 264. J. Taupenas. — 265. Toto di Mauro. — 266-267. Etienne Azéma. — 268 J. Forissier.

La souscription sera close le 15 avril.

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. " LA LABORIEUSE "
7, rue du Gros-Anneau, Orléans
Téléphone 33.09